

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1043 — 7 Avril 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne s'ra pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — Washington. — Le nouveau Président, M. Hayes, du haut du péristyle du Capitole, prête serment sur la Bible de maintenir l'Union. — (Dessin de M. Gustave Janet.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos Gravures : L'Election présidentielle aux Etats-Unis; — La Crémation des cadavres, à Milan; — *Le Voyage dans la Lune*; — Les Fêtes de Pâques en Russie; — *Frédéric Barberousse aux pieds du Pape* (tableau); — Armement de Cracovie; — Ea Orient. — Une Conjuratlon d'écoliers, par A. Brébion. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Réceptions de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — Charles Marchal. — Général Francisco L. Alcantara. — Les grandes Ventes : Un Murillo de la collection de Berwick et d'Albe. — Solutions d'Echecs et de Rébus.

GRAVURES : Le nouveau Président, M. Hayes. — La dernière expérience de crémation, à Milan. — *Le Voyage dans la Lune*, au Châtelet. — *Frédéric Barberousse aux pieds du Pape*. — Russie : Sur le Champ-de-Mars, pendant les fêtes de Pâques. — Arrivée, sur la grande place de Cracovie, de l'artillerie destinée à l'armement des forts. — Des Carpathes à la mer Noire. — Charles Marchal. — Général Francisco L. Alcantara. — Un Murillo de la collection de Berwick et d'Albe. — Echecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

Le printemps aura beau faire et beau dire, avant Pâques, il n'existe pas.

L'almanach a beau annoncer la première représentation pour le 21 mars, lui-même a beau envoyer, carte de visite anticipée, des bourgeois verts au marronnier de la légende impériale, cela ne sert à rien.

Pour le vrai Parisien, le premier jour du printemps, c'est le jour de Pâques, même lorsqu'il pleut.

Un instant, la mode voulut que le printemps commençât le jour du vendredi-saint. Les gens du bel air avaient choisi ce jour pour faire visite à une fille de France retirée, est-ce bien retirée qu'il faut dire, à l'abbaye de Longchamp; mais, dans le fond, cette visite n'avait rien de sérieux. Quand la fille de France ne fut plus là, ceux qui singent les allures des gens du grand monde feignirent de continuer la visite; mais personne ne s'y trompa, pas même les tailleurs et les couturières, qui, avec cet admirable instinct des gens du commerce, avaient choisi ce jour pour étaler les modes nouvelles de la nouvelle saison.

Par une coïncidence fâcheuse, qui a dû plus d'une fois bien gêner les journaux radicaux, il pleut toujours le vendredi-saint, comme si la nature désirait prendre le deuil de Celui que les honnêtes gens reconnaissent comme le fils de Dieu et les autres comme le sans-culotte Jésus-Christ.

Cette petite malice des nuages ne prouve rien, sans doute, mais elle donne grandement raison aux petites gens de Paris qui ne connaissent qu'un jour de printemps : Pâques.

Je n'ai aucune prétention au sentimentalisme; mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir en voyant la jeunesse parisienne, l'honnête s'entend, préparant, avec bien des sacrifices touchant la toilette de Pâques, le salut au printemps :

J'avais mis mes habits de Pâques
Et je me promenais autour
De la tour
Saint-Jacques.

Ainsi chante un doux et joyeux chantre parisien, M. Hachin, dans une chanson honnête qui, revêtue de la musique expressive de Darcier, est en train de faire le tour des ateliers parisiens, où, malgré la démoralisation des temps, il y a toujours un petit coin ouvert aux chants honnêtes et émus.

Je vous demande pardon de vous entretenir si longtemps d'une simple chanson, mais le succès obtenu par cette simple et honnête histoire, bien rimée et bien pensée, est une véritable consolation à une époque où les poètes se marient civilement et

où les sénateurs italiens, les sénateurs de Rome, se font enterrer incivilement.

Le concours hippique a ouvert ses portes.

Le concours hippique est une institution d'une importance si grande, qu'elle ne saurait échapper à personne.

Pour ceux qui restent étrangers à toute chose, je dirai que quatre cent soixante-neuf chevaux, pris parmi les plus beaux de toutes les races et de tous les pays de France, vont se trouver en présence.

La Normandie tient la corde; c'est elle qui a fourni les deux tiers de ces merveilleux spécimens, qui auront à se partager deux cent soixante-six prix représentant environ cent mille francs.

Il est bien entendu qu'ici l'argent ne signifie absolument rien et que l'éleveur le plus primé en sera encore du sien; mais l'honneur!

L'installation est exactement la même que celle des années précédentes; une seule partie du programme est changée, et c'est fâcheux. C'est celle du carrousel des élèves des écoles de cavalerie de Saumur et de Saint-Cyr.

Le ministre a dit : « Je ne veux pas, il n'est pas convenable que des officiers français se donnent en spectacle dans un lieu public où on paye l'entrée. »

Son Excellence a eu cent fois raison.

Il serait déplorable qu'un jeune cavalier à l'épaulette d'argent soit sifflé parce qu'il a manqué la tête de More ou que sa lance n'emporte pas la bague.

Mais qui songerait, dites-moi, à siffler ces braves et beaux jeunes gens, si pleins de vie, d'énergie, de grâce et d'entrain, préluant à des jeux plus sérieux? Leur absence fait un grand vide. Le concours hippique perd un grand élément de curiosité et d'entraînement; mais qu'y faire? J'avoue que je suis de l'avis du ministre : il est sage de mettre l'armée, cette institution inattaquable, au-dessus des fantaisies malséantes du premier goujat venu.

« A propos de goujat, disait Calino, comment se porte votre oncle? »

Un bon bourgeois, disent les journaux du Nord, se promenait tranquillement en compagnie de son chien, un terrier de la plus belle race, lorsque devant la boutique d'un boucher un énorme molosse, séduit par les airs de noblesse du terrier, entre en propos et lui fait compliment sur son embonpoint qu'il admire.

Le terrier, peu flatté des compliments de ce rustre, hurle et mord le molosse.

Le molosse, pas content, se met à manger tranquillement le terrier poseur. Mais voilà que le maître du terrier tombe sur le molosse à grands coups de canne, et que le boucher, maître du molosse, va, à son tour, tomber sur le bourgeois, lorsqu'un homme de police s'élançe et s'écrie avec émotion :

— Arrête, malheureux! tu vas frapper ton roi, ton propre roi!

Le boucher, qui, pour être un être sanguinaire, n'est pas républicain du tout, rengaine son bâton et se met à genoux devant son souverain qu'il a manqué rosser.

Heureusement, le roi de Danemark est un prince bon et élément, qui relève le boucher en souriant et lui dit :

— Boucher, mon ami, rappelle-toi que le chien n'est un animal intéressant que parce qu'il défend son maître, et tu allais frapper le tien!

La foule assemblée battit des mains à cette sortie pleine de raison et de sensibilité, et elle allait rire du boucher, honteux et confus, lorsque celui-ci, prenant son intelligence à deux mains, répondit :

— Je supplie le roi de me pardonner d'avoir défendu mon chien, qui est mon unique serviteur. Il a mordu le chien de Votre Majesté. Mais, qu'est-ce que cela peut faire à Votre Majesté, qui a tant de chiens parmi ses serviteurs?

— Hé! pour un goujat!...

Un mot profond d'un secrétaire de commissaire de police.

A Paris, les commissaires de police ont plus ou moins d'employés, mais il en est un bien connu dans le quartier, où il rend toujours de grands ser-

vices avec une bonne humeur inaltérable. C'est le secrétaire, plus connu des braves gens du quartier sous le nom de chien du commissaire.

Ce jeune homme, qui sera commissaire à son tour, est jovial, bon garçon et serviable en général, et il faut qu'il soit doué de bien des mérites, puisque, malgré la délicatesse de ses fonctions, il parvient à se faire aimer.

L'autre jour, on vient requérir le commissaire pour constater un suicide; le chien du commissaire interroge le concierge qui vient faire la déclaration.

— Comment se nomme le mort?

— Antoine X...

— Son âge?

— Soixante ans.

— Sa profession?

— Ancien garçon de recette à la Banque.

— Comment! ancien garçon de recette?

— Oui, monsieur, il y a six mois qu'il avait sa retraite.

— Vous devez vous tromper.

— Non, monsieur le secrétaire.

— Alors, s'il n'est plus garçon de recette, comment expliquez-vous qu'il se soit tué?

Où allons-nous?

Voici le journal le plus soigné de Paris qui fait des coquilles comme les autres.

Pour comprendre l'énormité du fait, il faut savoir que ce journal est *la Vie parisienne*, et que son rédacteur en chef est Marcellin.

Marcellin, c'est à dire l'homme le plus soigneux de son temps.

Marcellin aime tant son journal, il le soigne avec tant d'amour, que les familiers de la maison se rappellent l'avoir vu, lui, l'homme le plus doux et le plus aimable du monde, entrer dans des colères noires pour une virgule oubliée ou pour une lettre mal espacée.

Qu'est-il arrivé dans cette maison modèle, dans ce journal parfait, chez ce rédacteur en chef sans peur et sans reproches? Nul ne saurait le dire. Toujours est-il que, samedi, les lecteurs étonnés lisaient avec effroi les lignes suivantes à propos du Longchamp d'autrefois :

« En montant les Champs-Élysées, on saluait du regard l'hôtel Flahaut, entouré d'un double parc, et dont la terrasse devenait en été un paradis de roses; puis l'hôtel de Girardin avec son portique grec, qui se cachait dans des massifs si épais, si mystérieux, qu'ils semblaient le bois sacré d'une muse. Elle l'était, la charmante Delphine, par le talent, la beauté, la grâce et cet esprit endiablé de la plus COQUINE des Parisiennes. »

Comprenez-vous cette énormité! Coquine! ça ne pouvait pas être cela; l'auteur n'avait pas écrit ce mot qui, à propos de l'auteur de *Marguerite*, n'avait aucun sens.

Comment un typo l'avait-il composé? comment un correcteur ne l'avait-il pas vu? comment... comment... Je n'en sais rien; c'est un de ces mystères insondables de l'imprimerie ou de la plume.

Très-intrigué, nous avons été aux renseignements; l'auteur avait écrit : « exquise. » A la bonne heure, cela a du sens et se comprend!

Ceci n'est point une critique, croyez-le bien; cela est arrivé mille, dix mille, cent mille fois, et c'est avec la conviction d'être agréable au très-spirituel rédacteur en chef de la *Revue élégante* que nous avons souligné cette coquille, que ne comprendront jamais ceux qui ne liront pas le numéro suivant de la *Vie parisienne*.

Charles Marchal, le peintre de la *Louise des servantes*, est mort.

Il s'est suicidé samedi dernier dans son atelier. Je m'étais promis de ne rien dire de ce triste événement; mais tant de choses absurdes ont été écrites à propos de cette mort, que c'est presque un devoir pour moi de dompter ma tristesse pour dire toute la vérité.

Samedi, vers dix heures du soir, un de nos braves camarades, Ludovic Durand, le statuaire, arrivait chez moi le visage bouleversé :

— Marchal est mort; il s'est tiré un coup de re-

volver; voici des lettres qu'il a écrites avant de mourir : il y en a une pour toi, une pour Joubert, une pour Dumas, une pour Boussaton, une pour Brébant. Voici la tienne; je vais porter les autres.

Et le brave garçon partit sans ajouter un mot.

Marchal mort! ces deux mots hurlaient ensemble; Marchal suicidé, cela hurlait plus encore. Qui n'a connu ou au moins vu une fois ce colosse aux yeux clairs, riant de tout et faisant rire l'univers par sa bonne humeur et par son esprit si particulier, qui attaquait toujours sans offenser jamais.

Non, Marchal, que nous appelions le dernier rapin, ce brave et gai compagnon, cet enfant rieur, ce bohème insouciant, ne pouvait pas mourir ainsi.

Mais la lettre était là... Je venais de l'ouvrir. C'était l'adieu simple et franc d'un ami à un ami de vingt-cinq ans, rien de plus, rien de moins, écrit d'une main ferme.

Je me levai, les yeux et le cœur pleins de larmes, et j'allai, trébuchant et sanglotant par les rues, dire aussi un dernier adieu à celui qui ne m'avait pas oublié en partant.

~~~~~ Pauvre brave garçon! il était là, étendu sur son lit, le visage calme et pâle, la tempe trouée, le front sanglant; la mort avait imprimé toute sa noblesse sur cette tête, belle d'ailleurs, et l'on aurait plutôt cru voir un brave soldat tombé sur le champ de bataille qu'un déserteur vaincu échappé de la vie.

~~~~~ C'était bien triste, cet atelier que j'avais vu tant de fois retentir de nos éclats de rire. Quelques amis voisins étaient venus faire le signe de la croix et s'étaient retirés. Je demeurai auprès de mon ami, que je ne voulais pas laisser à des soins mercenaires, et aussi pour ne pas abandonner une pauvre femme qui se roulait dans sa douleur.

La nuit fut longue; je repassais dans ma mémoire tous les souvenirs de la jeunesse, je me rappelais Marchal, au gymnase, enlevant des altères qui eussent donné à réfléchir à Arpin, je le voyais à l'école de natation où il régnait en maître, je le voyais dans les grandes soirées dramatiques trépignant aux succès de ses amis et emplissant de sa joie les loges des Dumas, des Dalloz et des Saint-Victor.

Je le revoyais les jours d'ouverture faisant les honneurs du Salon, sans que personne ne songeât à s'en plaindre, parce qu'il n'était jaloux d'aucun succès.

~~~~~ Tous les mondes parisiens avaient ouvert leurs portes à son caractère et à son talent. Il avait vécu dans l'intimité de M. de Nieuwerkerke, M. Joubert l'avait emmené en Italie, M. Delahaute l'avait invité à sa villa du Pausilippe. Il avait passé en riant à travers cette atmosphère de millions, de luxe, d'éblouissements, il avait eu ses jours de plaisirs et il était là, mort, le front troué par une balle.

Ah! si je n'avais pas eu le cœur serré, la nuit n'eût pas été assez longue pour démêler les pensées qui assiégeaient mon cerveau.

La pauvre femme sanglotait toujours.

Le jour venait gris et froid, je l'appréhendais. Rien n'est triste comme le combat de la bougie qui vacille auprès d'un mort et les premiers rayons du jour.

Dans la chambre, le jour arrivait lentement, mais il entra plus brutalement dans l'atelier; soit par suite de fatigue ou d'excitation nerveuse, il me semblait voir toutes les Alsaciennes qui garnissaient les murs et les chevalets tourner les yeux vers la petite chambre où gisait celui qui les avait créées et mises au monde.

Une de ces figures m'agaçait prodigieusement : c'était une grande fille d'Alsace qui portait un panier rempli de cerises rouges et qui riait comme une folle en montrant ses dents éblouissantes; le chevallet qui la supportait était tourné vers la porte de la chambre mortuaire, les yeux de la jeune fille semblaient ne pouvoir se détacher du cadavre, et plus le jour venait, plus il me semblait la voir rire. Je finis par me lever et par éloigner le chevallet de la portouse de cerises, que je fis glisser contre le mur sans qu'elle parût autrement contrariée.

~~~~~ C'est bien peu de chose que la mort d'un homme. Je ne sais où Alphonse Karr fait noyer

un homme dans un étang par une belle journée d'été. L'homme disparaît; les plis de l'eau s'effacent, les rayons du soleil sont plus dorés que jamais, les fleurs s'inclinent sur les bords du lac et des libellules dansent gaiement à l'endroit où l'homme a disparu.

Ce tableau, écrit de main de maître, fait tressaillir l'homme, tant l'homme est étonné de voir qu'il ne tient aucune place sur terre et à peine dessous.

Il n'y a peut-être que deux pierrots sur la place Pigale; ces deux oiseaux sont venus chanter leur refrain matinal sur la fenêtre de l'atelier, sans plus s'inquiéter si celui qui, depuis vingt ans, s'accoutait à cette fenêtre, était vivant ou mort.

Les boutiques s'ouvrent, les cochers sortent de l'écurie, les ouvriers vont à l'assommoir, les femmes à la messe, les vieux vont chercher leur lait, les vieilles achètent leur journal; il n'y a rien de changé, il n'y a qu'un Français de moins.

~~~~~ A huit heures, les amis, qui viennent de lire le *Figaro*, arrivent en toute hâte. Alfred Stevens, Jules Lavée, Dupray, le bon, aimable et savant docteur Hervé de Lavour, si aimé dans le monde artiste, Leclerc, de Ligne, Brébant, Joubert, Valancourt et cent autres.

Tous, vivement émus, vont dire adieu au mort, qui, seul, semble calme et placide au milieu de la douleur des autres.

On demande des détails, ils sont bien simples : Marchal a emprunté un revolver à un ami; il a porté l'arme chez l'armurier, afin de la faire nettoyer, il ne faut pas négliger les précautions.

A dix heures, le matin, il a déjeuné avec Gendron, un homme d'esprit et un peintre des plus distingués. Ils ont été gais comme à l'ordinaire, plus peut-être; Marchal est entré chez lui en chantant.

— J'attends quelqu'un, a-t-il dit au brave père Maton, le concierge.

A trois heures il est descendu, personne n'est venu; il va acheter des enveloppes et de l'encre; on lui remet une lettre dont on n'a retrouvé que l'enveloppe froissée. On suppose que la missive disparaissait contenait une déception. Quoi qu'il en soit, le pauvre artiste arrange son atelier le plus coquettement possible, écrit six lettres qu'il place sur sa cheminée. Il se rase, met une chemise blanche, un pantalon frais, des bottines neuves, il s'étend sur son lit et lâche tranquillement la détente; tout est fini! Sa main n'a tremblé ni pour adresser le suprême adieu à ses amis ni pour frapper à la porte de l'autre monde.

« C'est un suicide robuste », a dit Alfred Stevens, et il a eu raison.

Marchal est mort comme il avait vécu : nettement, droitement, crânement.

~~~~~ On a écrit que la misère avait poussé l'artiste au désespoir, et on a cherché à prouver cette assertion par le manque complet d'argent dans la maison du mort; c'est absurde.

Marchal n'était pas riche, évidemment; mais il avait des amis riches et dévoués et des amis pauvres, mais tout aussi dévoués, qui jamais ne l'eussent laissé manquer de rien et qui lui avaient cent fois ouvert leur bourse. Chez les premiers, il usait avec discrétion; chez les autres, il prenait sans gêne, parce que tous ses amis connaissaient son exactitude scrupuleuse à rendre ce qu'il empruntait. Si Marchal avait eu besoin de quarante mille francs, il les eût trouvés dans une matinée. La misère n'a donc rien à faire, heureusement, dans ce lamentable drame, et les sentimentalistes pleurards en seront pour leurs frais d'apitoiement.

~~~~~ Pour se faire excuser de partir ainsi par ceux qui l'aimaient, il a prétexté dans ses lettres une maladie des yeux; sa vue s'affaiblissait sans doute, la presbythie arrivait pour lui comme pour les autres; elle arrive plus vite pour les peintres et pour les écrivains que pour le commun des martyrs; il fant s'en consoler et prendre des lunettes.

Il est vrai que sa vue subissait une atteinte assez sérieuse, mais qui n'est pas absolument rare. Il avait été frappé plusieurs fois en travaillant d'un phéno-

mène dont je ne me rappelle pas le nom scientifique, mais qui est très-commun et qui consiste à voir tous les objets en double.

« Je vois, disait-il dans une lettre adressée à M<sup>me</sup> J..., deux pointes à mon pinceau, deux mines à mon crayon, et il me semble toujours faire deux traits. »

C'était possible, mais il s'était ouvert au docteur Hervé touchant cette infirmité, et le savant praticien l'avait consolé en lui affirmant que la guérison était facile.

Done, il faut chercher ailleurs.

~~~~~ On a dit, que ne dit-on pas! que le chagrin de n'avoir pas été décoré, depuis plus de dix ans qu'il avait ses médailles, était le vrai motif de sa mort.

Ceci est absurde. Marchal avait ardemment désiré cette distinction, qu'il avait été dix fois sur le point d'atteindre, mais il n'y eut là que des déceptions, un chagrin tout au plus, mais pas une douleur suprême.

Il avait bien trop d'esprit, le brave garçon, pour ne pas connaître le moyen de se consoler de n'avoir pas la croix.

Ce moyen est si simple! il n'y a qu'à regarder sérieusement les deux tiers des gens décorés.

~~~~~ La vérité, la voilà:

Marchal a quitté la vie comme on quitte une maîtresse qui ne vous aime plus.

Au lieu de se tordre et de s'agenouiller pour obtenir par pitié quelques nuits d'amours dérobées, au lieu de faire des bassesses pour obtenir entre deux portes quelques baisers tombés de mauvais cœur, il s'est dit que la vie avait été douce pour lui, qu'en bonne conscience elle ne lui devait pas davantage, et qu'ils étaient bien quittes; et il est parti tranquillement.

~~~~~ Dieu ne veut pas qu'on agisse ainsi, parce que Dieu n'a été homme que pendant trente-trois ans; s'il eût atteint la cinquantaine, peut-être eût-il permis à ceux qui voient fuir les forces et les joies de la jeunesse, d'introduire un amendement à l'article 7 de sa divine loi.

~~~~~ Puis, ce sont de vilains métiers, je vous assure, que de faire des tableaux, des livres, des statues ou des pièces de théâtre.

Malheur à celui qui rate son Salon ou à celui qui est sifflé. Au lieu de voir passer un héros soulevant son chapeau pour honorer le courage malheureux, au lieu de trouver mille mains empressées à relever ce vaillant lutteur tombé dans l'arène, il entend des voix crier en riant:

— Un homme à la mer!

Le lutteur sait nager, il va faire un suprême effort, mais il entend des rires stridents, il comprend que si à force de courage il regagne le bord, tous les impuissants cachés sur la berge lui donneront des coups d'aviron ou lui jetteront des pierres pour l'empêcher d'arriver jusqu'au rocher qu'il voudrait rouler encore...

Alors, découragé, éperdu, il ferme les yeux pour voir encore une fois son dernier amour, et il se laisse glisser au fond.

~~~~~ Sur la table où Marchal venait d'écrire ses derniers adieux, j'ai aperçu une lettre sans date; mais la fraîcheur du papier indiquait qu'elle était récente.

Voici cette lettre, signée par un archimillionnaire fort sympathique au monde artiste.

« Mon cher ami,

« Madame J... vient dîner avec nous, lundi. Si « vous n'êtes pas mort, j'espère que vous viendrez dîner avec elle, avenue G., à sept heures et demie.

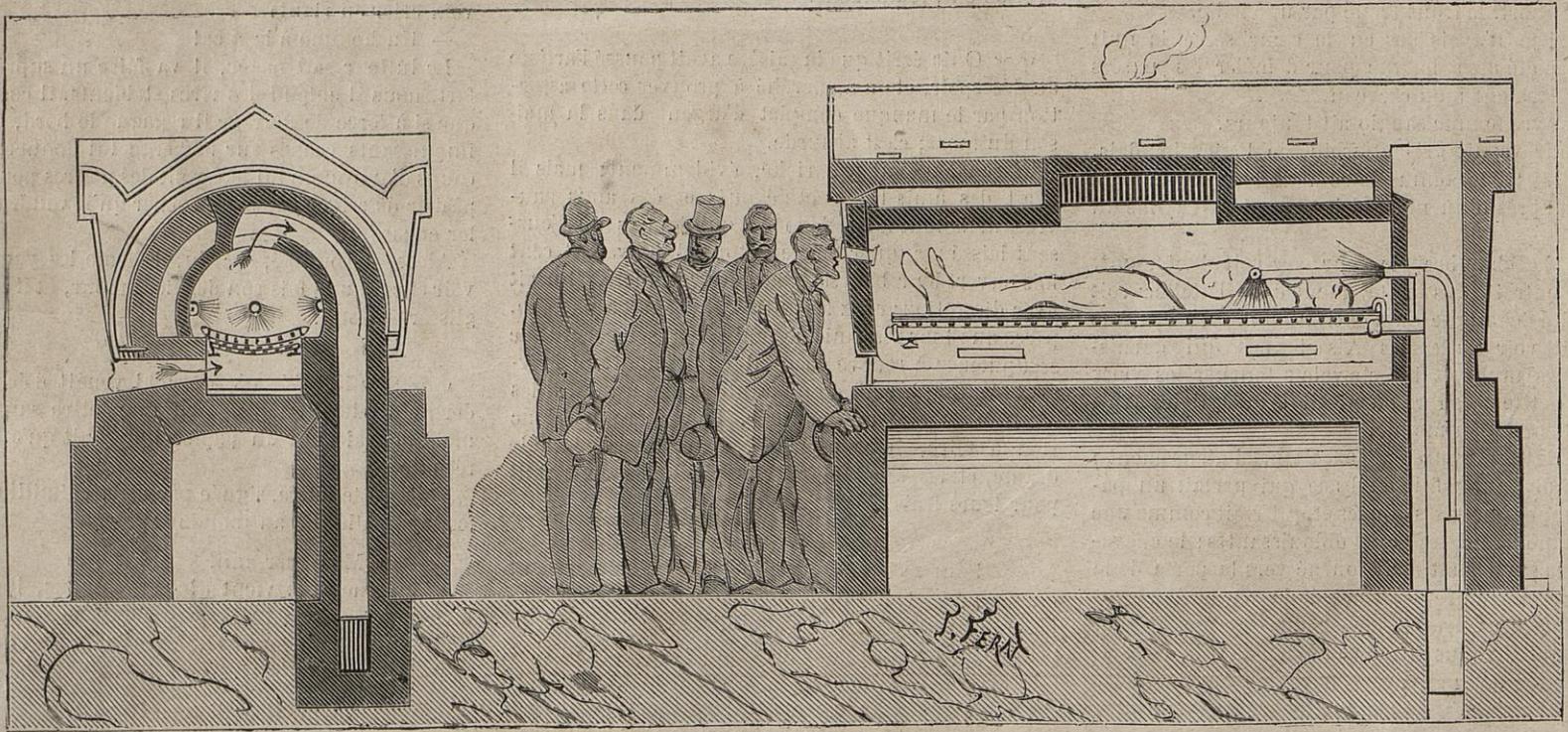
« Mille amitiés. G. D. »

Pauvre garçon, il était mort!

JULES NORIAC.



Temple de crémation créé par M. Alberto Koller et légué par lui à la ville de Milan.



Le cadavre dans l'appareil crématoire. — Coupes de l'appareil.

ITALIE. — Milan. — La dernière expérience de Crémation. — (Dessins de M. Férat, d'après les croquis de M. Oswald Leven, notre correspondant.)



« Ohé! ohé! petits et grands! Voilà, voilà les charlatans! »

Scène du 3^e acte du *Voyage dans la Lune*, représenté au Châtelet. — (Dessin de M. Edmond Morin.)

NOS GRAVURES

Élection présidentielle aux États-Unis

Nous avons fait suivre à nos lecteurs les différentes phases de l'élection présidentielle des États-Unis. Comme on le sait, M. Hayes, gouverneur de l'État d'Ohio, a été proclamé président, mais à une majorité aussi discutée que discutable. Aussi l'enthousiasme des amis politiques du successeur de M. Grant a été d'autant plus vif que la victoire avait été plus longtemps indécise. Lorsque, sans être officiel encore, le résultat du dépouillement des votes fut certain, de nombreuses députations de la population de Columbus vinrent féliciter le gouverneur Hayes, et, le 1^{er} mars, quand celui-ci quitta, avec sa femme, la capitale de l'Ohio pour se rendre au chemin de fer, il fut suivi par un immense concours de population. A tous les arrêts du train, même affluence et même chaleur d'accueil. Dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, le colonel Wiere, de la suite de M. Hayes, reçut une dépêche annonçant la terminaison du dépouillement des votes et la proclamation de M. Hayes comme président, et la communiqua à celui-ci.

A Washington, une pluie battante ne put décourager les enthousiastes, qui accueillirent le président et accompagnèrent la voiture devant le conduire, avec sa famille, chez son ami le général Sherman. Le lendemain, à sept heures du soir, M. Hayes se rendait à la Maison-Blanche, demeure officielle du président des États-Unis, pour prendre possession du pouvoir. Le lendemain, le nouveau président était proclamé officiellement dans une cérémonie des plus solennelles qui a eu lieu sur le péristyle du Capitole de Washington. Là, en présence de tous les dignitaires, de la population et des milices, M. Hayes a prêté le serment. Auprès de lui se tenaient M. Grant, président sortant, et le *chief-justice* Waite, comme délégué pour recevoir le serment du nouveau président, lequel, tenant la main levée, s'est engagé à maintenir l'Union, à respecter et à faire observer ses lois, scène émouvante que représente notre gravure.

La Crémation des cadavres à Milan

Il y a trois ans environ, il mourut à Milan M. Albert Koller, une espèce de philanthrope, laissant par son testament un legs assez important (30,000 francs, je crois) à la ville, avec l'obligation, pour elle, de créer avec ce capital un monument destiné à servir à la crémation des cadavres. Chaud partisan de ce mode de sépulture dont il avait tant préconisé les bienfaits de son vivant, il mit le comble à sa générosité en offrant son corps, après avoir fourni l'argent nécessaire à ériger cet édifice dispendieux. Telle était la volonté du mourant, qui fut exécutée ponctuellement.

Le monument fut construit, l'appareil crématoire édifié d'après divers projets présentés et soumis à une commission spéciale, et, à l'époque fixée, l'opération eut lieu avec une certaine solennité. Il y eut un moment d'enthousiasme; on fit des discours; chacun jura de se faire brûler, et on se retira satisfait de la journée. L'élan était donné. Il s'éleva alors un grand tumulte parmi les partisans de l'idée nouvelle et ceux pour lesquels la routine est une loi immuable, ou bien qui se trouveraient heurtés dans leurs convictions et dans leurs sentiments par l'audace de cette innovation, considérée comme un sacrilège abominable, comme une profanation qui devait attirer la colère du ciel. Les *crémistes* firent de la propagande; des listes furent présentées pour recueillir des adhésions; on s'inscrivait pour se faire *crémier*, comme on souscrivit un billet à ordre ou à un emprunt en vogue. Des dames même se rangèrent parmi les *crémistes*. Malheureusement, après tant de fracas, on s'aperçut que si, en théorie, l'idée était merveilleuse, en pratique, elle devait se heurter à une foule d'inconvénients qu'on ne parviendrait à écarter qu'après de longues et sérieuses études. La commission nommée à cet effet ne tarda pas à s'en apercevoir, et elle se mit à l'œuvre pour surmonter les obstacles qu'elle rencontrait.

La salubrité publique devait gagner cent pour cent avec ce nouveau mode de sépulture.

Personne n'ignore que Milan est bâti sur des terrains d'alluvions qui facilitent toutes les infiltrations. On trouve l'eau à deux ou trois mètres de profondeur, et nos puits ne sont alimentés que par des eaux qui, avant de s'y rendre, ont lavé le sol des cimetières. Ces foyers de corruption anéantis, l'inhumation abolie, plus de miasmes, plus d'exhalaisons délétères dans les fortes chaleurs; partant, plus de maladies contagieuses, presque plus de malades.

M. A. Koller fut donc réduit en cendres; seulement, cette première expérience fut très-imparfaite, car le sujet n'offrait pas toutes les garanties voulues pour assurer un résultat positif. A sa mort, le cadavre fut embaumé pour donner le temps de créer l'appareil et surtout pour attendre l'autorisation du ministère, qui permit cette expérience, chose qui ne fut pas facile à obtenir. Or, le manque des intestins et la dissection des chairs qui, dans leur état naturel, devaient par eux-mêmes offrir le plus de résistance à la combustion, se trouvèrent supprimés et ne permirent pas de donner une opinion exacte sur la force de l'appareil.

On tenta une autre crémation avec le cadavre d'une dame morte avec la volonté exprimée de se faire *crémier*. Les résultats ne furent pas encore décisifs et on dut remettre l'expérience à une autre fois.

Enfin, hier, samedi 17 mars, eut lieu la troisième opération, exécutée avec les modifications introduites dans l'appareil à la suite des observations faites sur les inconvénients qui se sont présentés pendant les autres expériences.

La commission chargée de surveiller ces études s'est donné toutes les peines du monde pour obtenir un cadavre de l'hôpital Majeur. On ne trouve pas tous les jours des morts de bonne volonté se laissant *crémier*. L'hôpital, par un excès de délicatesse, se refusait à remettre le cadavre, si au préalable on n'avait obtenu la permission de la famille du défunt. Faut-il ajouter que cette permission fut presque impossible à se procurer, et que tous répondirent par un non?

Enfin, à la dernière heure, on obtint le consentement de la famille d'un vieillard de soixante et un ans, mort la veille, consentement qu'on n'obtint qu'après lui avoir offert le montant d'un semestre de loyer, gratification jugée irrésistible par la conscience de ces scrupuleux parents.

M. le maire, comte Jules Bellenzaghi, et son adjoint, M. le chevalier assesseur Stef; Labus, surintendant des cimetières, assistaient à cette nouvelle épreuve. Un public choisi de docteurs, d'écrivains et de journalistes, ainsi que quelques dames attirées par la curiosité, et qui avaient bravé les intempéries de la journée, formaient un groupe attentif à toutes les phases de l'opération. On introduisit le cadavre dans l'appareil crématoire, qui a la forme extérieure d'un sarcophage antique et qui est placé au centre de la coupole du petit temple, et immédiatement on vit disparaître la flamme de gaz qui sortait par une ouverture pratiquée sur la crête du cercueil. L'opération de la crémation commençait, et chacun pouvait se rendre compte des progrès de la combustion en regardant à travers une petite lucarne en verre ménagée au fond de l'appareil et qui laissait voir tout l'intérieur du foyer.

L'appareil adopté pour la crémation a été construit sur les données de MM. les docteurs *Pollì* et *Clericetti*.

Il consiste (je parle de l'intérieur, bien entendu) en deux grilles superposées, -aux barres creuses, percées de 480 trous livrant passage au gaz, et formant ainsi un vrai lit de flammes sur lequel on étend le cadavre. La première grille est mobile, et, grâce à un système spécial, elle sort de l'appareil pour recevoir le cadavre qu'elle replace au poste fixe; la seconde grille est fixée et les flammes sont disposées de manière à combler les vides de la première, afin de ne laisser aucune place du corps intacte par le feu. Un conduit plus puissant vient jeter une plus forte quantité de flammes sur les parties du corps plus difficiles à être carbonisées, c'est-à-dire sur le ventre et sur la tête.

En bien, malgré tout cela, cette fois encore, les résultats n'ont pas été satisfaisants. Après une heure et demie environ de combustion, le cadavre, qui pesait à son entrée dans l'appareil 43 kilogrammes, a donné un résidu de 4 kilogrammes environ, ce qui est encore le double de ce que l'on doit obtenir pour une parfaite combustion.

Je vous envoie une esquisse du temple Koller à l'ar-

rivée du cadavre. Sur le frontispice de ce petit monument, qui ne manque pas d'une certaine élégance, on lit ces paroles :

Tempio Crematorio, per volonta del nobile Alberto Koller eretto e donato alla Citta di Milano.

OSWALD LÉVEN.

Les Charlatans de la Lune

MANGIN et ses confrères ont disparu. Hélas! il n'y a plus de charlatans à la foire au pain d'épice; il n'y en a plus à la fête de Saint-Cloud; les seuls, les vrais, les uniques, n'existent plus... que dans la Lune, à travers le vaste cadre du théâtre du Châtelet, devenu véritable place publique, où Christian et Zulma Bouffar font tous les soirs, avec un entrain et une verve endiablée, le « bonheur de l'humanité! »

Nous n'avions pas publié, lors de l'apparition du *Voyage dans la Lune* à la Gatié, cette scène, qui a eu tant de succès depuis; nous faisons donc, nous aussi, notre *reprise*, lui souhaitant auprès de nos spectateurs le succès qu'elle retrouve en réalité maintenant dans la brillante féerie du Châtelet. Boum!

Frédéric Barberousse aux pieds du Pape

Nous suivons avec sympathie, depuis plusieurs années, le talent, toujours grandissant, de M. Abert Maignan, qui s'est affirmé d'une façon si complète dans le remarquable tableau que nous reproduisons, une des médailles les mieux placées du dernier Salon. Quoique pleines de qualités, les premières œuvres de l'artiste gardaient l'empreinte de ses premiers maîtres, Jules Noël et Luminais, qui ne les auraient pas toujours désavouées, mais on attendait plus d'un pinceau aussi bien donné; on voulait qu'il fût personnel. *L'Embarquement de Guillaume le Conquérant*, *l'Insulte aux prisonniers albigeois*, sont autant d'étapes dans cette voie qui aboutit au succès si légitime du *Frédéric Barberousse* de cette année, et qui classe son auteur au premier rang dans la pléiade des jeunes maîtres qui sont l'espoir de l'art contemporain.

Voici, pour le sujet traité, le sonnet patriotique de M. Dézamy, extrait de l'Album de photographie de M. Goupil, où figure également ce tableau.

A l'heure où le pouvoir temporel agonise,
A l'heure où le bon droit par la force est saigné,
Il faut vous rappeler à l'esprit indigné,
Souvenirs d'autrefois que l'histoire éternise!...

Lorsque, sous le portail de Saint-Marc, à Venise,
Barberousse, — vaincu, mais non pas résigné, —
Sagenouilla devant ce pape dédaigné
Qu'il avait exilé des États de l'Église,

Le vicaire du Christ au monarque allemand
Dit : « Souviens-toi, mon fils, de cet enseignement :
« Celui qui voit les cœurs et qui les juge en maître

« Peut terrasser des rois l'orgueil et la fureur,
« Et faire, s'il lui plaît, qu'un vieillard et qu'un prêtre
« Triomphent d'un puissant et terrible empereur! »

ADRIEN DÉZAMY.

Les Fêtes de Pâques, en Russie

Le peuple russe est profondément attaché à son culte. Le sentiment religieux qui est inné chez lui le prédispose à la prière et le conduit en foule, sous les voûtes de l'église, au service divin.

Parmi les grandes fêtes célébrées en Russie en l'honneur de Jésus-Christ, la plus importante est la fête de Pâques.

Dans la nuit du samedi au dimanche saint, le pape sort du temple à minuit pour célébrer la résurrection du Christ et apporter la bonne nouvelle au peuple. Des tables, recouvertes de blancs tapis, sont placées à la porte de l'église, et le prêtre béni à droite et à gauche sur son passage les pains de beurre en forme de pyramides, les gâteaux et les œufs placés sur les tables. Les pains de beurre et les gâteaux sont ornés de petits rameaux que l'on conserve religieusement le reste de l'année.

L'allégresse est générale parmi les fidèles, qui s'embrassent en se disant : « *Christ est ressuscité*, » à quoi le second répond : « *En vérité. Christ est ressuscité.* »

Le lendemain, jour de Pâques, tout le peuple, grands et petits, pauvres et puissants, revêtus de leurs habits de fête, se rendent en foule au Champ-de-Mars, dont le vaste emplacement est couvert de baraques en bois et de théâtres ambulants. C'est une fête générale, après ces sept longues semaines de jeûne qui ont précédé le saint jour de Pâques. Aussi, rien de plus intéressant et de plus animé que l'aspect offert ce jour-là par la foire du Champ-de-Mars. Ici, la baraque d'un marchand de thé où un groupe de soldats, revêtus de la longue capote grise et coiffés du bérêt blanc à liséré rouge, chantent un de ces chœurs cosaques au rythme si poétiquement sauvage; là, un groupe compacte applaudit fiévreusement la danse de deux bayadères tsiganes; plus loin, un paillassé, costumé en moujik et assis sur le balcon d'un théâtre forain, attire la foule par des gestes comiques et des lazzi que de nombreux soldats écoutent bouche bée avec une admiration et un ébahissement dignes de Pitou et de son inséparable Dumane; tout contre, un marchand invite les amateurs à venir essayer leurs forces; ceux-ci, armés d'un long marteau, frappent à tour de bras le tampon qui le remplace, en Russie, la classique tête de Turc des Champs-Élysées, sur laquelle les sujets du czar se réservent de frapper d'une autre manière. Partout des balançoires, des montagnes de neige que l'on descend en traîneau, des chevaux de bois avec jeux de bagues, en un mot, tous les jeux et amusements favoris du peuple russe, qui n'a point à envier aux Parisiens la célèbre foire au pain d'épice.

Armement de Cracovie

DEPUIS les débuts de cette malheureuse crise orientale qui s'éternise au grand détriment des intérêts pacifiques en Europe, l'Autriche-Hongrie a su tenir une conduite des plus prudentes et des plus correctes.

Se trouvant la puissance la plus directement menacée par l'insurrection de la Péninsule des Balkans et ses conséquences possibles, l'attitude à observer par elle n'était pas — il faut bien le reconnaître — une chose des plus faciles. Son gouvernement a su jusqu'ici éviter tous les compromis dangereux et conformer tous ses actes aux principes d'une stricte neutralité également exempte de provocation et de faiblesse.

Néanmoins, en présence des événements pouvant inopinément sortir de cette boîte à surprises qui s'appelle la question d'Orient, les hommes d'Etat austro-hongrois actuellement au pouvoir ont cru devoir prendre les mesures de précaution propres à sauvegarder ou à défendre au besoin les intérêts essentiels de la monarchie des Habsbourg contre toute éventualité.

C'est pourquoi la fabrication des canons nouveau système (Uchatius) a été activée dans de telles proportions que le matériel complet d'artillerie se trouvera entièrement renouvelé vers la quinzaine d'avril. Les places fortes des différentes frontières, notamment celles de Galicie, ont été l'objet d'une inspection rigoureuse et largement approvisionnées de vivres et de munitions.

Notre dessin représente l'arrivée sur la grande place de Cracovie des batteries d'artillerie destinées aux troupes de la garnison et à l'armement des ouvrages avancés considérables qui entourent cette place.

En Orient

UN de nos nombreux correspondants, M. Meylan, à son retour de Kischeneff, a bien voulu nous communiquer son album de voyage, dont nous publions une première série dans le présent numéro. Ces croquis, choisis au hasard, rendent bien l'idée d'un voyage rapide à travers des pays différents où l'on a saisi au vol, tantôt de la portière d'un wagon, tantôt juché sur la banquette d'un araba, un type, un paysage, un monument. Les annotations accompagnant ces rapides fac-simile montrent combien ces documents sont fidèles. A côté de types de Hongrois de Pesth et de paysans du pays des Scègles, les antiques descendants des Tartares, voici un village de la basse Hongrie avec ses toits formés de troncs

d'arbres, et un khan (auberge) au pied des Karpathes, muni de sept puits où viennent se désaltérer de nombreux troupeaux de buffles. Les Karpathes forment la frontière avec la Roumanie, et du côté de ce pays sont échelonnés de nombreux postes (*vama*) de gardes-forestiers, devant lesquels les sentinelles, coiffées d'un bonnet en peau incliné à droite et enveloppées d'épaisses fourrures, se promènent en piétinant dans la neige. Bientôt nous pénétrons en Turquie à la suite de notre zélé correspondant, auquel nous laissons la parole :

Village bulgare. — La Bulgarie est un beau pays riche et fertile, et qui pourrait devenir avec un régime plus civilisé un véritable jardin européen. Les villages sont grands, respirent une certaine aisance et sont beaucoup plus confortables que ceux de la Bosnie, de l'Herzégovine et du Monténégro. Ordinairement ces villages sont bâtis sur les versants des collines ou dans les vallées; chaque maison est entourée d'un enclos en jonc ou en coudrier tressé. La culture des terres, l'élevage des vers à soie, le trafic des bois, voilà l'occupation du Bulgare, dont l'ami naturel est le buffle, cet animal philosophe qui supporte avec patience toutes les fatigues.

A Varna. — Depuis un quart de siècle, Varna n'a pas changé. La ville où, en 1834, débarquaient les troupes alliées, est restée la même; aucune modification n'a été apportée à cette triste cité, dont le ciel est sombre et dont la mer est noire. Le vent de Crimée souffle avec violence, la neige est chassée jusque dans les maisons et les soldats d'Égypte et d'Asie, qui débarquent sans cesse, grelottent en ces contrées désolées. Voici un nezam qui, à peine débarqué, est obligé de remettre ses chaussures à un de ces artisans turcs qui travaillent en plein air au milieu de meutes de chiens se disputant quelques restes sordides. Au coin d'une maison on voit, à moitié du rocher, un tableau en bois portant un nom de rue écrit en français : *Au col des braves*, 1854. C'est, hélas! un des derniers vestiges du passage des alliés.

Redoutes de Rustschuk. — On se prépare activement à la guerre sur les bords du Danube. De gros canons de position ont été amenés à Rustschuk en face de Eycurgew, et placés sur les hauteurs qui dominent le fleuve. Du matin au soir les nezams creusent le sol glacé et préparent des tranchées qui doivent défendre l'accès du territoire turc.

Les juifs en Orient. — La Moldavie et la Bessarabie sont bien les deux pays du monde les plus peuplés de juifs. Des quartiers de certaines villes sont peuplés en entier par les descendants de la tribu d'Israël, qui ont fui la persécution de l'Allemagne, de l'Autriche et d'autres pays de l'Europe centrale, et sont venus fonder de véritables villes nouvelles aux portes de celles qui existaient déjà. Rien n'est curieux que de voir ces gens s'adonner aux métiers les plus divers, des juifs barbiers, forgerons, serruriers, cordonniers et tailleurs, c'est là un fait qui étonnerait l'Occident. En ces contrées cela n'étonne plus, Jassy seul a au moins 40,000 israélites qui tous ne peuvent pas vivre de commerce et de trafic. A Kischeneff, ville de Bessarabie, il y en a plus de 10 à 15,000, qui forment, comme à Jassy, la population des mahalas ou faubourgs. Les juifs vivent de leur vie propre sans trop se mêler aux chrétiens; on les reconnaît à leur physionomie particulière : tous se ressemblent. Ils parlent les diverses langues du pays, mais leur jargon véritable est un allemand très-difficile à comprendre.

UNE CONJURATION D'ÉCOLIERS

HISTOIRE DE VACANCES

(Suite et fin)

MAIS, disions-nous à Martial, tu vois bien qu'il y en a déjà quatorze de passés; ce n'est plus la peine de revenir.

— Que vous êtes bêtes! Est-ce que si le maire sait qu'on nous a fait perdre vingt jours, il ne nous les fera pas rendre à la fin des vacances?

— C'est juste! c'est vrai!

Et ceux même de l'opposition revenaient docile-

ment, sauf, en passant, à murmurer de façon à être entendus du café :

— Quelle injustice! faire aller à l'école pendant les vacances!

Ce qu'un partisan du silence interrompait à voix basse et en poussant les coudes, par :

— Tais-toi donc! si le maire l'entendait, il dirait que nous faisons exprès de passer par ici.

Enfin nous touchions aux derniers jours du mois, lorsqu'un soir, en arrivant au bas de la rue Saint-Bartholomé, au moment de tourner l'angle avant le café, nous reconnûmes la voix de M. le maire. Il était en colère; on l'entendait crier :

— Laissez! il faut que je le corrige!

Il en avait après son chien, un jeune braque turbulent qui venait de commettre quelque méfait dans la cuisine du café, et il le poursuivait avec son fouet.

Le chien, qui comptait tourner l'angle, se jeta à travers nos rangs, qu'il bouleversa. Il fit tomber cinq ou six enfants de la petite classe, lesquels suivaient la manifestation un peu sans comprendre, mais par ordre de Martial Rodeillard.

Dans cette bousculade, le braque récolta pas mal de coups de pied un peu partout; aussi, voyant qu'il n'avait pas l'issue facile de ce côté, il se jeta à corps perdu vers le café, força le passage et disparut dans les profondeurs de la rue, mais ce fut en renversant plusieurs tables surchargées de consommations et en laissant derrière lui le trottoir couvert de débris de verres et de bouteilles nageant dans un mélange de toutes les liqueurs apéritives.

Furieux et décontenancé, le maire contempla un moment tous ces dégâts, puis, nous apercevant, nous qui étions un peu cause du malheur, il tourna sa colère contre nous.

— Qu'est-ce que vous faites-là, vous autres? s'écria-t-il en s'avançant irrité.

— Monsieur le maire, nous sortons de l'école, commença Martial. C'est M. Martel qui...

— De l'école! maintenant?

— Oui, monsieur. C'est M. Martel qui veut, comme ça...

— Sans vous, tout ça ne serait pas arrivé! interrompit encore le maire. Je lui parlerai à M. Martel. Tâchez de déguerpir!

Le ton et la physionomie du maire ne nous engagèrent pas à continuer l'entretien, et nous fûmes plus loin commenter le résultat de la manifestation.

Les premières réflexions ne furent pas rassurantes; elles étaient dominées par le souvenir du visage courroucé de M. le maire. Mais Martial ne tarda pas à nous persuader que c'était au contraire un succès, puisque le maire allait parler à M. Martel.

— Et, ajouta-t-il, ce qui a encore augmenté sa colère, c'est certainement d'apprendre que nous allions encore en classe en temps de vacances.

— Mais, observait un conjuré méticuleux, le maire ne t'a pas laissé parler des vingt jours de vacances.

— Es-tu bête! répondit Martial, est-ce que tu crois qu'il n'est pas au courant des choses. Est-ce qu'il n'a pas dit : « Vous revenez de l'école! maintenant? »

— Oui! oui! il l'a dit!

— Eh bien! c'est qu'il trouve qu'on ne devrait pas y aller.

— Certainement! C'est vrai!

Le lendemain, vers trois heures, le maire vint en effet à l'école. Inutile de vous dire par quels chuchotements de satisfaction son entrée fut saluée.

Après un tour dans les classes et quelques questions adressées à deux ou trois de nous, il nous envoya en récréation, ainsi qu'il faisait toujours, afin de rester seul avec M. Martel. Mais, cette fois-là, au lieu d'aller jouer dans la cour, nous allâmes nous accroupir sous les fenêtres de la salle, afin d'entendre la conversation. Il fut question de prix, de bons et de mauvais élèves, du chauffage de l'école, d'achat de cartes de géographie; puis voici ce que nous entendîmes :

— Voilà quelques jours que je vois passer vos élèves à quatre heures; où vont-ils donc à cette heure-là? demanda le maire.

— Ils s'en vont chez eux, répondit M. Martel.

— Comment! chez eux? à quatre heures?



FRÉDÉRIC BARBEROUSSE AUX PIEDS DU PAPE

Le pape l'attendait à Venise sous la porte de Saint-Marc. L'empereur d'Allemagne se prosterna... et le pape dit : « Dieu a voulu qu'un vieillard et qu'un prêtre triomphât d'un empereur puissant et terrible... » — (SISMONDI, *Histoire des Républiques italiennes.*)

TABLEAU DE M. ALBERT MAIGNAN

Dessin de M. Duvivier. — Gravure de M. Thomas. — Album de la maison Goupil.



1. Chœur de soldats dans une baraque. 2. Marchand de thé. 3. Bayadères. 4. Deux beautés russes. 5. Entrée d'un théâtre sur la place du Plaisir. 6. riche marchand et sa femme. 7. Le jeu des bagues. 8. L'épreuve de la force. 9. Paillasse. 10. Soldats en goguette. 11. Cocher. 12. Conducteur de traîneau. 13. A la balance. 14. Marchand de glaces. 15. Glissement en traîneau (montagne russe).

RUSSIE. — Saint-Petersbourg. — Sur le Champ-de-Mars pendant les fêtes de Pâques. — (Dessin de M. Gustave Brohing, notre correspondant.)

— Mais oui ! c'est l'heure de la sortie.
— Quatre heures ?
— Oui, monsieur le maire. Mon prédécesseur avait adopté cette heure ; je n'ai pas cru devoir la changer.

— C'est trop tôt ! Voyez-vous quelque inconvénient à les garder une heure de plus ?

— Point du tout ! au contraire !

— En bien, vous les préviendrez qu'après les vacances ; on ne sortira de l'école qu'à cinq heures.

A cette décision, les Rodeillard furent accablés de reproches par gestes, de regards irrités ou consternés ; mais Martial s'écria, avec l'aplomb des puissants :

— C'est le chien qui en est cause ! Je l'avais bien dit !

— Oui, c'est le chien ! murmurèrent vingt voix ; il faudra nous venger !

Et les propos continuèrent sur ce thème, et les projets les plus barbares furent formés contre le malheureux braque.

Quant à l'arrêt, il avait été rendu par le maire lui-même ; il n'y avait pas à le discuter. D'ailleurs, il ne devait recevoir son exécution qu'après les vacances, c'est-à-dire à une époque lointaine, effacée derrière des mirages éblouissants qui ne laissaient point de place à d'autres préoccupations.

Cependant, ce coup fut terrible pour la puissance des Rodeillard ; mais ils eurent, dans la suite, des occasions de la relever. Toutes les grandeurs n'ont-elles pas, tour à tour, des jours de défaillance et des jours de triomphe ?

A BRÉBION.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXXVI

Pourquoi vouloir descendre
Dans la réalité ?
La mort seule peut rendre,
Toute la vérité !

PAUL DALLOZ.

(Don Quichotte.)

Le lieu de cette scène est une hôtellerie.

Don Quichotte, la main sur sa joue amaigrie,
Est assis dans un coin, vers l'heure du dîner.
Près de lui, les passants, qui las de cheminer,
Sont venus chercher là le repos pour une heure.
Le rire et les lazzi emplissent la demeure.
Deux muletiers ont pris leur siège sur un banc,
Lutinant une fille au lourd chignon tombant
Qui se rend à Burgos pour être chambrière.
Un licencié blême est placé par derrière ;
Et dans le fond, se tient l'hôte, gras et content,
Qui les contemple tous de son air important.

Cependant, chacun d'eux exprime sa pensée.
Les muletiers galement content leur odyssee ;
La fille espère bien trouver un amoureux ;
Le licencié blême a pour lui généreux
D'être nommé vicaire auprès d'un vieux chanoine ;
Et l'hôte, caressant son gros ventre de moine,
Exprime le désir de s'enrichir bientôt.

Don Quichotte restant sans prononcer un mot,
« — A votre tour, seigneur ! » lui dit-on à la ronde...
Il leur explique, alors, qu'il va, de par le monde,
Pour protéger le faible et punir le méchant.
Il a pris son épée, et toujours chevauchant,
Il défend noblement Dieu, l'honneur et sa dame.
Il parle, et son visage au fin profil s'enflamme,
Et ses yeux noirs, profonds, dans l'orbite enfoncés,
S'illuminent encor de ses rêves passés !
I. raconte combien sa Dulcinée est belle :
Qu'importe qu'elle soit à son amour rebelle ?
Il l'adore et lui garde entier son noble cœur.
Puis, il dit les combats où son bras fut vainqueur ;
Et comment il a fait vœu de chevalerie :
Car s'il est à présent dans cette hôtellerie,
C'est que le ciel est lourd et le chemin très long,
Jusqu'à l'autre maudit de l'enchantement félon !
Il parle, et la stupeur a pris chaque convive...
Don Quichotte, fort peu soucieux qu'on le suive,
Continue à rêver tout haut, sans se lasser.
Alors, tous ces gens-là commencent à penser

Que le preux chevalier est atteint de folie.
L'hôte, homme très prudent, tombe en mélancolie,
Car, bien sûr, un chrétien pour divaguer autant,
Doit avoir dans sa poche un vide persistant !...

On te traite de fou, mon pauvre don Quichotte !
Lorsque tu t'en vas sur Rossinante qui trotte,
Maigre, la lance au poing, armé du bouclier,
Et suivi lourdement du poussif écuyer ;
Quand l'œil plein de ton rêve où l'espoir étincelle ;
Fort d'un courage altier qui jamais ne chancelle,
Du mont à la forêt, de la plaine au torrent,
Tu traverses le monde en chevalier errant,
On poursuit de lazzi ta longue face blême...
Moi, pauvre grand héros, je t'admire et je t'aime !
Va ! laisse là ces gens qui ne t'ont pas compris.
De tout temps, don Quichotte est couvert de mépris !
Fais ton œuvre, brave homme, et garde le silence :
Ou bien, viens avec moi ; prends ton casque et ta lance,
Et nous irons tous deux, — hélas ! raillés souvent, —
Combattre les félons... et les moulins à vent !

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

Cassation d'un arrêt. — Vice de forme. — Le journal intime d'un meurtrier. — L'épithète de la victime. — Cause à venir. — Une mère indigne. — Le martyre d'un enfant de quatre ans. — Pourquoi ? — Huit ans après. — Le parricide. — La clameur publique. — Le silence du témoin unique. — Les révélations. — Il voulait hériter. — Le grand-oncle et son petit-neveu. — Le trésor du mendiant. — L'éloquence des témoins muets. — Les économies de la dentellière. — Ce que c'est qu'un bon placement. — Le miel attire les frelons. — Tout est bien qui finit bien.

La cour de cassation vient de casser l'arrêt de la cour d'assises de l'Eure, qui prononçait la peine suprême contre l'assassin Fez, dont je vous ai raconté la lugubre histoire. Il est bien entendu que la cassation n'a eu lieu que pour vice de forme, dans l'espèce, une irrégularité de procédure. Vous rappelez-vous ce petit homme, ivrogne, jaloux jusqu'à la férocité, couvant pendant huit ans ses faux soupçons, et, pendant ce temps-là, battant sa femme et la menaçant de son couteau et de son revolver ? Ce misérable maniaque écrivait sur ses livres de comptes ses pensées haineuses, ses projets sinistres, et finit par tuer sa femme et deux autres personnes qui voulaient protéger la victime. Dans sa prison, quand il attendait sa comparution devant le jury, il composait une épithète qu'il destinait à la tombe de sa femme :

Mon infortunée épouse,
D'une humeur jalouse,
Je t'ôtai la vie
Sans en avoir envie !

Ce qu'il y a eu peut-être de plus clairement prouvé aux débats, c'est que la victime était la plus honnête femme qui fût au monde, et, certes, elle y avait du mérite. Oh ! je comprends parfaitement que la première pensée qui vous vient soit de regarder un pareil criminel comme un fou ; mais il ne faut pas toujours confondre un trouble mental avec l'irresponsabilité absolue du sujet. Les médecins ont déclaré Fez responsable de ses actes, et l'affaire avait même été renvoyée à une session suivante pour donner le temps aux experts de se livrer à un examen approfondi. Fez comparaitra probablement devant la cour d'assises de la Seine-Inférieure.

Ne pourrait-on pas dire, à un certain point de vue, que c'est aussi une folle irresponsable cette mère qui a comparu devant la cour d'assises d'Inde-et-Loire pour avoir tué son enfant, un enfant de quatre ans ! La femme Villemont n'a que vingt-six ans. Tous les jours, depuis que le pauvre petit était revenu de nourrice, gai et bien portant, elle le battait avec un bâton, avec un martinet, avec le tire-pied de son mari, qui est cordonnier.

Dans les premiers jours l'enfant criait, mais bientôt il ne se plaignait même plus, et quand la mère, à bout de forces, lui demandait « s'il en avait assez » il répondait à voix basse : Oui maman ; je te remercie ! Quand il est mort, il avait une côte brisée, un abcès à la cuisse, un ulcère au pied ! Un coup de bâton sur la tête déterminait enfin une congestion cérébrale, et le pauvre petit, dans

le délire de l'agonie, répétait les mots qu'il avait entendus si souvent pendant son long martyre : « Mets-toi là ! — Amène tes pattes ! » Puis il chantait !..

« L'enfant, disait le médecin expert dans son rapport, a été soumis à un système de violences persévérantes, de tortures calculées. »

Quelles explications a trouvées la coupable devant ses juges ? Elle voulait corriger son enfant et, du reste, elle convient qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle a un mauvais cœur ! Mais la véritable explication se trouve dans la déposition d'une voisine ; la femme Villemont avait dit à celle-ci : Mes parents aiment trop cet enfant-là, ils veulent lui donner leur fortune, ce que je saurai bien empêcher ! Une condamnation aux travaux forcés a été la conséquence du verdict rendu par le jury. — Mais passons vite ! La chronique sinistre est loin d'être épuisée.

Il y a huit ans, un cultivateur du département de l'Isère fut arrêté sous l'inculpation du crime de parricide.

Joseph Terray avait été trouvé étendu sans vie dans un chemin creux. Il était revenu vers une heure du matin d'une fête patronale des environs et il avait eu la tête brisée par une énorme pierre lancée probablement du haut des talus qui bordent ce chemin. Il n'y eut qu'un cri dans toute la commune : le meurtrier ne pouvait être que Louis Terray, le fils de la victime. Cependant l'information ne put recueillir que des propos assez graves, des inductions, des preuves morales, mais aucune preuve matérielle, et Terray fut relâché. La voix publique ne cessa pas d'accuser Louis Terray et, dans les discussions, dans les querelles de cabaret, il arriva souvent que celui-ci s'entendit jeter à la face ces paroles terribles : C'est toi qui as tué ton père ! La clameur devint si haute qu'une nouvelle instruction fut commencée ; mais, arrêté une seconde fois au bout de trois ans, Terray bénéficia une seconde fois d'une ordonnance de non-lieu et fut remis en liberté ! Et pourtant il y avait eu un témoin du crime, un témoin qui, caché lui-même derrière les arbres du talus, avait pu, grâce à un magnifique clair de lune, voir Terray fils penché sur le corps de son père et fouiller ses poches ; pourquoi ce témoin avait-il gardé le silence pendant sept ans ? Hélas ! c'est que lui-même était en faute, il chassait à l'affût, et il lui fallait s'accuser lui-même d'un délit pour apporter à la justice une révélation aussi importante. Il se taisait donc et peut-être Terray serait-il demeuré impuni s'il ne lui était venu à la pensée de menacer ce témoin. Alors le témoin parla, et la cour d'assises de l'Isère, séant à Grenoble, vient de condamner Terray aux travaux forcés à perpétuité.

Et le mobile du crime ? me demanderez-vous. Le mobile ? Louis Terray voulait hériter !

Devant la cour d'assises de l'Ardèche c'est un jeune homme de 19 ans, Régès Brousse, qui est accusé d'avoir tué son grand-oncle, en lui laissant tomber sur la nuque une lourde pierre du haut d'un mur. — Le croirait-on ? le vieillard qui a été frappé ainsi et dépouillé de son trésor était un pauvre homme qui parcourait les campagnes en mendiant son pain. Il a eu le trépas d'un homme riche ! L'accusé s'est renfermé dans des dénégations absolues et obstinées ; mais les témoins ne manquaient pas, témoins muets, mais infailibles : les terrains avoisinant le lieu du crime avaient conservé les traces des pas de deux hommes ; elles portaient de la maison où le grand-oncle et le petit-neveu avaient dîné ensemble, montaient à travers champs, se multipliaient dans les vignes, se creusaient plus profondément comme pour indiquer des stations devant les ceps. — Evidemment ces deux hommes avaient volé du raisin ! Puis les traces se dirigeaient — toujours jumelles — jusqu'à l'entrée du ravin où le cadavre a été trouvé ; là, elles se séparaient ; le pied large et lourd, celui du vieux mendiant descendait dans le ravin ; l'autre, le pied étroit, léger, le pas indiquant une bottine bien cambrée, à talon étroit, une bottine, enfin, comme les paysans de l'Ardèche n'en portent guère, conduisait sur les terrains supérieurs, passait près d'un mur où une grosse pierre avait été arrachée et s'arrêtait justement sur la crête de la muraille au pied de laquelle la victime avait été frappée assise et mangeant du raisin. On la retrouvait encore reprenant, par un autre côté, la direction du village.

Brousse a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Que prouvaient des dénégations contre des preuves aussi palpables ? Il est vrai que Brousse n'avait plus les bottines et qu'elles n'ont pu être retrouvées chez lui ;

mais il est certain qu'ils les avait possédées, car on est remonté jusqu'à leur origine; elles lui avaient été données par son frère, lequel les tenait d'un ecclésiastique qui les avait rapportées d'Afrique et qui avait voulu s'en défaire parce qu'elles étaient trop petites pour son pied.

Me reste-t-il assez de place pour donner un bon avis aux ouvriers qui font des économies? Les économies, sont en quelque sorte, par ce temps d'escroqueries, plus difficiles à conserver qu'à réaliser. Un bon placement, rappelez-vous-en, n'est pas celui qui vous promet une brillante fortune ou même un gros revenu; quand le gain est en disproportion avec la somme placée, c'est une loterie, c'est un jeu de hasard dans lequel la perte est possible et même probable. Un bon placement ne peut jamais être celui dont vous ne comprenez pas le mécanisme, un bon placement ne doit vous produire qu'un intérêt modique.

Voyez cette pauvre jeune fille, ouvrière dentellière, qui, à vingt-cinq ans, est parvenue à amasser 4,000 fr., qui en est légèrement orgueilleuse, et qui en a le droit: mais, dans ses élans de fierté légitime, elle parle un peu trop haut et le miel attire les frelons. Un courtier se présente chez elle, lui lit et lui commente le prospectus d'une Société d'assurances, la *Métropole*, fait briller à ses yeux l'appât d'une fortune rapide. Elle est éblouie, elle souscrit quarante actions de 100 fr. chacune, tout juste ses quatre mille francs; elle fait son versement séance tenante et sur un reçu imprimé et détaché d'un livre à souche; et puis?...

Et la compagnie la *Métropole* n'existe pas encore, c'est une société en formation; le courtier a trompé les fondateurs, qui ne l'ont pas autorisé à recevoir des versements; il a fait imprimer le registre à souche et il s'est emparé d'une épreuve, qu'il a utilisée comme on vient de le voir!

Le tribunal a condamné le courtier à quatre mois de prison. Quant à la jeune dentellière, la famille du prévenu lui a rendu ses 4,000 fr. Il faut espérer qu'elle leur trouvera un meilleur placement. PETIT-JEAN.

Notre collaborateur, M. Charles Monselet, absent de Paris pendant quelques jours, reprendra dans le prochain numéro le cours de ses chroniques théâtrales.

CHRONIQUE MUSICALE

La musique religieuse à l'église et au théâtre. — Nouveaux détails sur la vie et sur la mort de Beethoven.

QUE nos abonnés des villes les plus distantes de Paris ne se scandalisent pas trop à la lecture de notre sommaire. A Paris, en effet, et particulièrement pendant la semaine sainte, les églises et les théâtres en sont au même répertoire musical. Il se dit presque autant de latin devant la rampe que dans le sanctuaire; et, le plus souvent, c'est le même personnel de chanteurs qui se fait entendre alternativement dans le temple sacré et dans le temple profane, éclairé ici par les cierges, là par les becs de gaz. Les chœurs du matin deviennent les choristes du soir.

Encore une fois, ces mœurs sont très-acceptées, et n'offusquent pas. Les âmes dévotes elles-mêmes ne s'en étonnent ni ne s'en affligent; elles savent que M. le curé a donné sa permission.

Nos musées, institutions mondaines, n'exposent-ils pas des tableaux religieux? Il semble aussi que le *Stabat* de Rossini, ou celui de Pergolèse, que les *Sept paroles* d'Haydn, peuvent bien, sans irrévérence, être entendus en dehors de l'église et être considérés comme objets d'art.

C'est, d'ailleurs, une tradition. Sous l'ancien régime, les théâtres étaient obligés de fermer pendant trois semaines à l'occasion des fêtes de Pâques. C'est durant ce temps de chômage qu'avaient lieu les séances les plus courues du Concert spirituel dans les salons des Tuileries qui étaient livrés au public.

On retrouvera dans la collection du *Monde illustré* un historique du Concert spirituel, que nous avons essayé de crayonner. Mais voici, comme complément, le programme d'une de ces soirées mi-parties

sacrées et profanes. M. Wékerlin le cite, dans son *Musiciana*, d'après le livre du voyageur anglais Burney; et il est, comme on va le voir, accompagné de petites notes critiques prises sur place.

« *Dominus regnavit*, motet de Lalande (très-applaudi);

« *Concerto* pour hautbois, de Besozzi (succès médiocre);

« *Exaudi Deus*, crié par M^{lle} Delcambre (très-admirée néanmoins);

« *Concerto* pour violon, exécuté par Troversa, premier violon du duc de Carignan (peu goûté);

« *Motet* de Philidor, chanté par M^{me} Philidor (succès calme);

« *Beatus vir*, motet avec solos, duos et chœurs (grand succès, quoique médiocrement exécuté).

Pour revenir aux temps actuels, ce qui chagrine les amis de l'art, c'est la monotonie des répertoires religieux adoptés par les maîtrises ou exploités par les directeurs de concert et de théâtre.

Si le poète Manzoni n'était mort et si M. Verdi n'avait eu la pieuse pensée d'honorer sa mémoire par la composition d'une messe funèbre, le dilettantisme parisien en serait encore au *Requiem* de Mozart, œuvre admirable assurément, mais que des exécutions trop répétées auraient pu déflorer à la longue.

Le Théâtre-Italien a eu, cette année, la bonne inspiration de faire chanter à M^{lle} Albani le *Christ au Mont des Oliviers*, de Beethoven. S'il s'était laissé aller à sa routine, il nous donnait pour la trentecinquième fois le *Stabat* de Rossini. Ce n'est point, tant s'en faut, que nous fassions fi d'une composition aussi magistrale; mais notre curiosité insatiable nous fait désirer l'audition d'œuvres inconnues. Pourquoi, par exemple, ne monterait-on pas le *Stabat* de Meyerbeer? Peut-être en ignore-t-on l'existence. Mais tous les biographes de l'auteur des *Huguenots* l'ont inscrit au catalogue de ses œuvres.

Haydn aussi a écrit un *Stabat*. Mais si nous entamons le chapitre de nos *desiderata*, il nous mènerait trop loin, et, d'ailleurs, la saison des grands festivals religieux est passée.

— Les notes que nous avons publiées, il y a quinze jours, sur la mort de Beethoven, nous ont valu une lettre intéressante de M. Albert Sowinski. En voici le passage le plus caractéristique, car on pense bien que nous n'aurons pas la ladrerie de garder pour nous ce supplément d'information sur le plus grand des musiciens.

« Au moment de la mort de Beethoven, arrivée en 1827, — nous dit notre correspondant, — je me trouvais à Vienne, où j'étudiais le piano sous la direction de Ch. Czerny. Je sais donc plusieurs circonstances de cette triste fin.

« Il est très-vrai que les Viennois se sont montrés ingrats envers le grand compositeur. Ils ne lui rendaient pas justice. Mais, pour tout dire, Beethoven avait de quoi vivre, puisque trois grands seigneurs lui faisaient une pension de huit mille florins, sa vie durant. Ce sont l'archiduc Rodolphe (auquel est dédié le célèbre trio en *si bémol*), le comte Kinski et le comte Lichnowski.

« Quant à son enterrement, il est vrai que ses amis, le sachant condamné, sont allés la veille au cimetière de Wöhring pour trouver un terrain à bon marché, parce qu'ils craignaient que le corps du grand génie ne fût jeté dans la fosse commune, comme celui de Mozart.

« Vingt mille personnes ont suivi ses restes mortels.

« Beethoven n'aimait pas à donner des leçons, et comme il était sourd, il vivait très-solitaire. Ses compositions ne se vendaient pas; mais les éditeurs publiaient à son insu les petits morceaux qu'il écrivait. Sans le facteur anglais Broodwood, qui lui fit cadeau d'un beau piano à queue, il n'aurait pas eu d'instrument à lui... »

Il est vrai que cette assertion semble difficile à accorder avec ce qui a été dit plus haut, sur les huit mille florins de rente viagère dont jouissait Beethoven. Encore faudrait-il savoir dans quel ordre chronologique les biographes devront classer ces deux faits. Il est bien possible que l'envoi du piano anglais se rapporte à des années de misère et ait précédé l'obtention des florins.

Du reste, il n'en est pas moins acquis que Beetho-

ven, sans le secours de ses puissants amis, eût vécu de pain sec. Les autres grands musiciens de l'Allemagne n'ont pas été mieux traités de leurs compatriotes, qui ne payaient leur génie qu'en applaudissements, maigre pitance quand sonne l'heure du dîner.

Mozart poursuivait la fortune sur les grandes routes, courant de Salzbourg à Paris, de Paris à Amsterdam, à Milan, à Prague, à Vienne, pour donner des concerts de virtuose ou réchauffer le zèle des directeurs de théâtre. Une partie de sa vie s'est passée dans les voitures publiques et les hôtelleries.

Haydn, et plus tard Schubert, ont été hébergés par les princes Esterhazy, qui les ont sauvés de la misère.

Weber était chef d'orchestre à appointements fixes.

Parmi les musiciens dont l'Allemagne est fière, il n'est que Meyerbeer et Mendelssohn qui aient été à l'abri du besoin. A vrai dire, tous deux appartenaient à de riches familles de banquiers. Meyerbeer eût encore trouvé à vivre à Paris; mais Mendelssohn, privé de sa fortune personnelle, eût été obligé d'accepter les bienfaits de quelque mécène.

Dans tous les cas, nous savons gré à M. Sowinski des renseignements qu'il a bien voulu nous communiquer. Et nous ne pouvons mieux lui marquer notre reconnaissance qu'en faisant chorus avec les dilettantes qui, l'autre soir, ont applaudi ses compositions, particulièrement un *quintette* et des *Études* pour le piano.

ALBERT DE LASALLE.

SOLUTIONS D'ÉCHECS

Solution du problème n° 648.

- | | |
|---|------------------------|
| 1. D pr. T | 1. C 1 F (Var.) |
| 2. R 3 D | 2. P 3 F (1) |
| 3. T 2 D | 3. <i>ad libitum</i> . |
| 4. Mat symétrique de huit manières différentes, suivant le coup des Noirs, par D, T, F, ou C. | |
| (1) | 2. T 3 R |
| 3. D 7 C, échec et mat le coup suivant. | (A) |
| | 1. T 3 R |
| 2. D 7 C, échec | 2. C 3 F |
| 3. C 7 F, échec et mat le coup suivant. | (B) |
| | 1. C 3 R |
| 2. C 7 R, échec, et mat en deux coups. | (C) |
| | 1. C 3 F |
| 2. D 5 F pr. P, échec | 2. C couvre |
| 3. C 7 R, échec et mat le coup suivant. | (D) |
| | 1. C pr. PC, échec |
| 2. F pr. C, échec | 2. <i>ad libitum</i> |
| 3. R 3 D ou D pr. PC, suivant le coup des Noirs, et mat le coup suivant. | (E) |
| | 1. C 5 F, échec |
| 2. P pr. C, échec | 2. R pr. P |
| 3. T pr. P, échec | 3. R 4 D |
| 4. C 7 R, échec et mat. | |

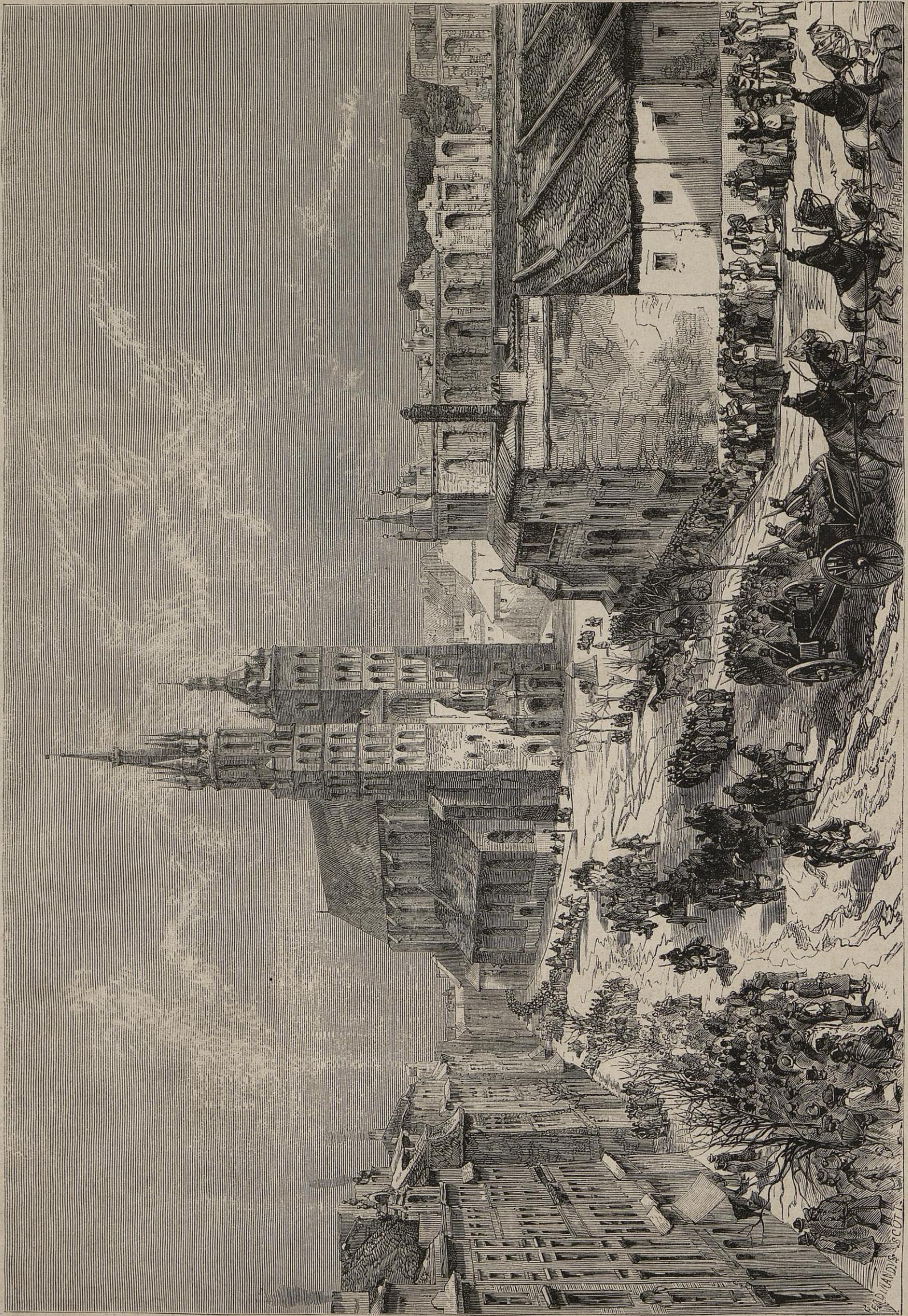
Solutions justes : MM. Kassioff; Quéval; le café Dumas, à Privas; le nouveau Cercle des Échecs, à Chalindrey; L. de Croze; Edm. Leger; Misselieux; le Cercle du Commerce de Firminy; le café du Phénix, à Lyon; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; Lansquenet; la Brasserie Simiand, à Grenoble; A. D. Dobricéano; L. Duchesne, garde général; A. Vancouyghem; le café Central à Péronne.

Solution du problème n° 649.

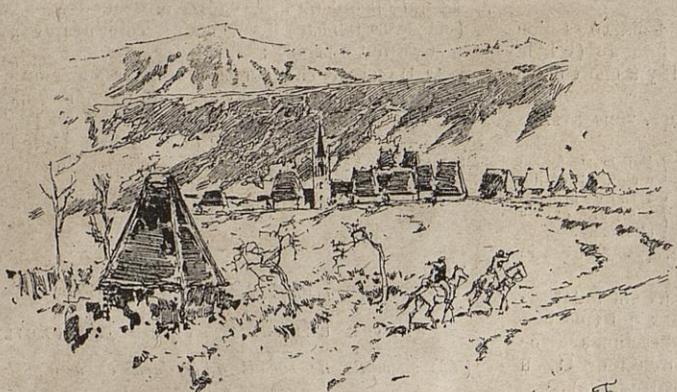
- | | |
|--|------------------------|
| 1. D 7 C | 1. R 5 R (A) |
| 2. F 3 F, échec | 2. R <i>ad libitum</i> |
| 3. D 2 C ou 6 FR, ou 3 FD, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat. | (A) |
| | 1. R 5 FD |
| 2. D 3 F, échec | 2. R <i>ad lib.</i> |
| 3. F 3 F ou 2 R, échec et mat. | |

Solutions justes : MM. Misselieux; Quéval; le café Dumas, à Privas; la Réunion des officiers, à Compiègne; Dobricéano; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; E. Lafarge; L. de Croze; L. Duchesne; le capitaine Boutigny; le nouveau Cercle des Échecs de Chalindrey; le Cercle du Commerce de Firminy; Edm. Leger; Idé Verrall-Cuna; le Cercle de Bois; la Brasserie Simiand, à Grenoble; le Café de France, à Puy; Camille; Vidal Terrasson; le capitaine Dubois; R. E., café du Louvre, à Privas; le café Central, à Péronne; le café Parisien, à Bordeaux; Arm. Méroni; le Cercle de Château-la-Vallière; A. Vancouyghem.

PAUL JOURLOUD.



AUTRICHE. — Arrivée sur la grande place de Cracovie de l'artillerie destinée à l'armement des forts. — (Dessin de MM. Ferdinandus et Scott, d'après le croquis de M. Kaufmann, notre correspondant.)



Un village de la Basse Hongrie



Femmes de la Basse Hongrie



Payanne de Brassov



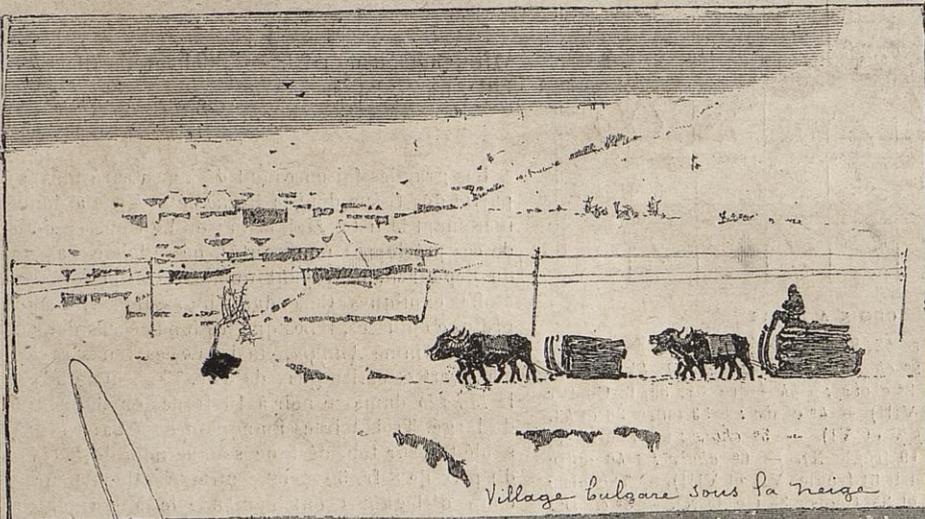
Hongrois de Tesh



Khan des sept-Fruts au pied des Karpathes



Garde forestier roumain



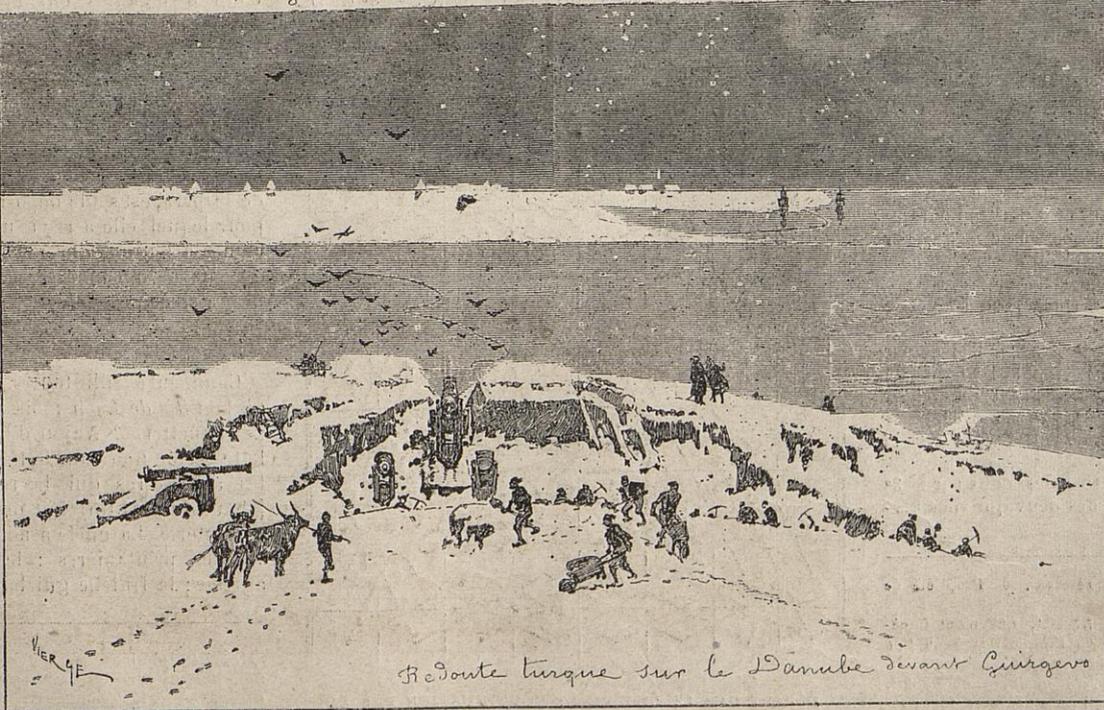
Village bulgare sous la neige



A. Varna



Russe nihiliste



Camp turque sur le Danube devant Gurgovo



Juif de Bessarabie



M. de Jetrova (Moldavie)

RECRÉATIONS DE LA FAMILLE

AVIS IMPORTANT

Tout et seulement (pas de solutions d'échecs, ni de rébus) ce qui concerne cette partie du journal doit être envoyé *directement et franco*, dans la huitaine, à

M. P.-L.-B. SABEL,
Boulevard Magenta, 150, Paris.

LE LABYRINTHE (1)

(Suite — Voir les nos 1033 et 1037)

MÉTHODE. — Chaîne fermée ou rentrante

OBSERVATION : Pour tous les mots soulignés ou en lettres italiennes, prière de consulter le petit Glossaire publié dans le n° 1033.

DU DÉPART, DU PARCOURS ET DE L'ARRIVÉE

Vous pouvez choisir ou faire choisir indifféremment pour Carrefour de Départ l'un des 64 carrefours du Labyrinthe; n'importe le choix fait, ce carrefour se trouvera forcément placé :

Soit sur la *Lisière*, soit sur le *Centre*. (Voir le 3^e tableau.)
Si le carrefour de *Départ* choisi est placé sur la *Lisière* : vous pourrez suivre quatre *Parcours* différents (a) :
1^o Faire de suite le tour de la lisière de droite à gauche
2^o Faire de suite le tour de la lisière de gauche à droite
3^o Entrer de suite au centre de droite à gauche
4^o Entrer de suite au centre de gauche à droite
11^e carrefour, ce qui est la règle générale; 9^e et 10^e, ce qui constitue les except. A et B; pour y occuper quatre carrefours seulement, en ayant soin de se conformer aux règles II et III; puis ensuite, revenir à la lisière, en faire le tour une seconde fois, jusqu'à l'*Obstacle* (c'est-à-dire un carrefour déjà occupé); occuper quatre autres carrefours au centre; faire un troisième tour de lisière, et ainsi de suite (quatre fois), jusqu'à ce que vous ayez occupé le carrefour d'arrivée.

Si le carrefour de départ est placé au centre :
Vous pourrez également suivre quatre parcours différents pour les carrefours du 3^e périmètre et six pour ceux du 4^e;
1^o Occuper de suite, de droite à gauche, quatre carrefours du centre et
2^o Occuper de suite, de gauche à droite, faire le tour de lisière ensuite;
3^o Quitter de suite le centre pour faire le tour de lisière de droite à gauche;
4^o Quitter de suite le centre pour faire le tour de lisière de gauche à droite.
Et le tout suivant les règles et exceptions que nous allons donner immédiatement.

RÈGLES A OBSERVER PENDANT LE PARCOURS

- I. La direction (soit de droite à gauche, soit de gauche à droite) adoptée au départ doit être conservée pendant tout le parcours (sauf dans le cas constituant l'exception E).
- II. Les lignes reliant les quatre carrefours occupés au centre doivent toujours former alternativement, soit les trois côtés d'un losange, soit les trois côtés d'un carré. Donc, si au 1^{er} tour vous avez obtenu les trois côtés d'un carré, au 2^e tour vous devrez obtenir les trois côtés d'un losange, et ainsi de suite.
- III. Lorsqu'en entrant au centre vous aurez formé une ligne droite longue de deux pas de Cavalier, vous devrez en sortir par une ligne longue d'un seul pas, et cela pendant les quatre tours (et *vice versa*); entrée par un pas, sortie par deux.
- IV. Le carrefour d'arrivée, indiqué sur les figures par ce signe : (A →), doit toujours être ménagé (non occupé) pendant le parcours, c'est-à-dire n'être occupé qu'en dernier; et il doit toujours se trouver — soit sur la lisière, soit au centre — sur le carrefour immédiat de celui du départ, du côté opposé, à la direction du départ.
- V. Si, pour passer de la lisière au centre, vous avez le choix :
Entre { 1 carrefour placé sur le 3^e périmètre } choisissez celui placé sur le 4^e (voir la 1^{re} figure au n° 1033);
 { et 1 carrefour placé sur le 4^e périmètre } carref. 53, où il y a un choix entre 43, 36 et 38.
- VI. Si, pour passer de la lisière au centre, vous avez le choix :
Entre deux carrefours, placés tous les deux sur le 3^e périmètre, choisissez celui des deux qui vous permettra tout à la fois :

(1) Reproduction interdite. — Droits réservés. — Propriété de l'auteur.

(a) Sauf pour les quatre angles 1, 8, 57, 64, qui n'ont forcément que deux parcours, par la lisière, vu l'impossibilité où l'on se trouve d'atteindre au centre par un seul pas de Cavalier.

(b) Et alors les trois carrefours du centre, négligés au départ, ne seront plus occupés qu'au 4^e tour, et l'un d'eux sera le carrefour d'arrivée.

1^o De ne pas changer la direction adoptée au départ;

Et 2^o De former au centre, soit les trois côtés d'un carré, soit les trois côtés d'un losange (voir la 1^{re} figure au carrefour 33), où il y a un choix entre le 27 et le 43.

VII. Si, pour passer du centre sur la lisière, vous avez le choix :

Entre { 1 carrefour placé sur le 1^{er} périmètre } choisi se z cel i } Voir la 1^{re} fig. au n° 1033;
 { et 1 carrefour placé sur le 2^e périmètre } place sur le 1^{er}. } a choix entre les 59^e, 61^e et 31^e carrefours.

VIII. Si, pour passer du centre sur la lisière, vous avez le choix :

Entre deux carrefours, placés tous deux sur le 1^{er} périmètre, choisissez celui des deux qui vous permettra de conserver le mieux la direction adoptée au départ. (Voir la 1^{re} figure au carrefour 44, où on a le choix entre les 59^e et 61^e carrefours.)

IX. Si, pour passer du centre sur la lisière, vous avez le choix :

Entre deux carrefours dits pièges angulaires (voir le tableau 3), toujours placés sur le 2^e périmètre, choisissez celui des deux qui vous permettra tout à la fois :

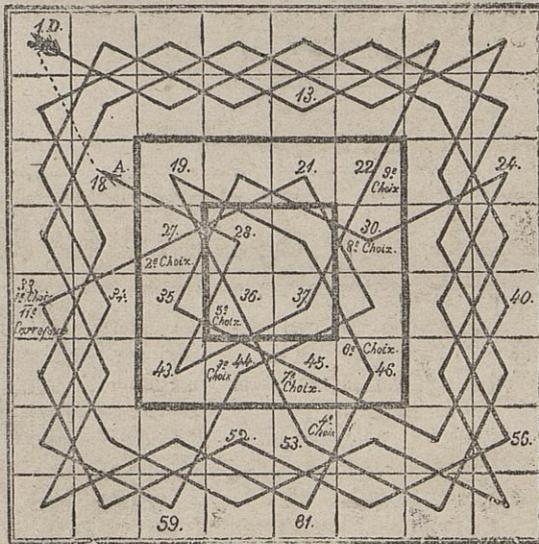
- 1^o De ne pas changer la direction adoptée au départ;
- 2^o D'occuper l'angle, avec lequel ils sont tous deux en communication. (Voir la 3^e figure au carrefour 29, où il y a un choix entre le 14 et le 23.)

X. Enfin, si, pour occuper les quatre carrefours du centre, vous avez le choix :

Entre plusieurs carrefours, choisissez celui qui vous permettra tout à la fois :

- 1^o De former, soit les trois figures d'un carré, soit les trois côtés d'un losange;
- 2^o De conserver la direction adoptée au départ. (Voir la 1^{re} figure, au carrefour 27, où il y a un choix entre les 21, 37 et 44.)

PREMIÈRE FIGURE DE LA MÉTHODE

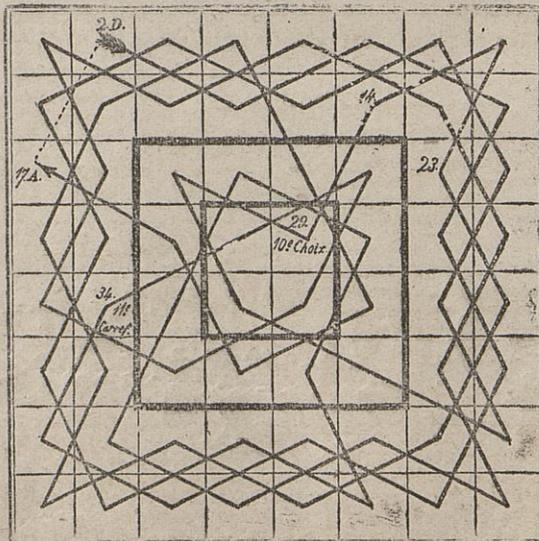


CHOIX A FAIRE

- 1^{er} choix : à 33 entre 18, 27, 43. Choisir 27, suivant les règles V et VI. — 2^e choix : à 27 entre 21, 37, 44. Choisir 21 (règle X). — 3^e choix : à 44 entre 34, 59, 6. Choisir 59 (règles VII et VIII). — 4^e choix : à 53 entre 36 et 43. Choisir 36 (règles V et VI). — 5^e choix : à 36 entre 19, 30 et 46. Choisir 19 (règle X). — 6^e choix : à 46 entre 40, 52, 56, 61. Choisir 61 (règles VII et VIII). — 7^e choix : à 45 entre 28, 30 et 35. Choisir 35 (règle X). — 8^e choix : à 30 entre 13 et 24. Choisir 24 (règles VII et VIII). — 9^e choix : à 22 entre 28 et 37. Choisir 37 (règles V et VI).

NOTA. — Le 11^e carrefour du 1^{er} tour de lisière est 33.

TROISIÈME FIGURE DE LA MÉTHODE



DÉPART PAR LA LISIÈRE ET CONTINUATION PAR LA LISIÈRE

Choix à 29 entre 14 et 23. Choisir 14, en vertu de la règle IX qui dit qu'entre deux carrefours dits pièges angulaires (voir le 3^e tableau) il faut choisir celui des deux qui permettra tout à la fois :

- 1^o De ne pas changer la direction adoptée au départ;
- 2^o D'occuper l'angle avec lequel ils sont tous deux en communication.

NOTA. — Le départ étant à 2 et l'arrivée à 17, le 11^e carrefour, que la règle générale veut que l'on occupe, est à 34.

FIN DES RÈGLES

LE LABYRINTHE (c)

UNIQUE EXERCICE SYLLABIQUE FACILE

(Les suivants ne seront qu'à deux et à une lettres)

QUATRIÈME FIGURE DE LA MÉTHODE

| | | | | | | | |
|-----|-----|------|------|------|------|-----|-----|
| MEN | PRE | GRE | SES | ONS | QUE | ELU | OUR |
| TEM | RET | PRO | URS | IDE | SEN | HEV | JUS |
| NEZ | ERT | INNO | ISI | SAUF | VERE | OUJ | DEC |
| FEI | AIS | OND | EZPA | DETO | PLA | NTF | INT |
| RAN | GEF | LEM | MBRA | YTRO | BYR | ERS | RET |
| SEU | EAV | SVRA | DULA | ENT | BLES | USN | RAI |
| ILA | QUI | REC | NLT | ZSA | MEN | AIT | ANG |
| OUS | IME | LLE | LLE | ONN | ESD | NSC | TVO |

CLEF 2 A 17

Invitation à la promenade

P.-L.-B. SABEL.

Les Inventeurs et leurs Inventions, par EMILE WITH, ingénieur civil. — Bonhoure, éditeur, rue de Lille, n° 48, Paris.

Les grandes faiseuses ont déjà accaparé une grande partie des tissus dont la *Revue de la Mode* a donné dernièrement la liste. Mais la maison Le Houssel, détenteur de ces précieuses nouveautés, ne se laisse pas prendre au dépourvu, prévoyant quelle serait la vogue de ces étoffes exotiques. Cependant, plusieurs séries sont déjà presque épuisées, telles que les fonds écrits dans le tissu à jour nommé *Annam*, ainsi que les fonds rayés marron, vert et cerise (prix de 8 fr. 75 en 60 de largeur) et le *Mikado* damassé noir à 13 francs en 60 centimètres de large. Trois teintes manquent déjà dans l'écrin avec sable ton sur ton, désigné sous le nom de *Pacifique*, et du prix de 8 fr. 50 en 60 centimètres de largeur. Beaucoup d'élégantes ont demandé le *Mirza*, charmante étoffe glacée de 9 fr. 75 le mètre en 60 centimètres de largeur. La mosaïque blanche est entièrement vendue. Le numéro du 25 mars de la *Revue de la Mode* a donné une nomenclature complète de tous ces tissus. La vogue du cachemire de l'Inde continue; quel tissu peut le remplacer comme souplesse, variété de teintes et prix modérés? La maison Le Houssel, 4, rue Auber, place de l'Opéra, est seule dépositaire du cachemire de l'Inde, pour lequel elle a reçu une médaille d'or. La lisière chinée à jours est la marque de fabrique à laquelle on est sûr de reconnaître cette étoffe moelleuse et d'un usage si commode.

Comment cueillir toutes les fleurs dans le champ fertile où la *Ville de Lyon* moissonne tant de délicieux sujets de coquetterie? Aujourd'hui que l'élégance de la toilette réside non dans le tissu qui la compose, mais dans les accessoires qui la rehaussent, la *Ville de Lyon* (chaussée d'Antin) fait de l'art en mercerie et en passementerie. La mode a adopté d'enthousiasme ses nouveautés printanières : le galon breton d'une saveur agreste; la fraîche guirlande Louis XV aux fleurs dé-

(c) Les solutions des problèmes sur la méthode du Labyrinthe ne devront être envoyées qu'avec celles des dix problèmes divers. — Elles compteront, bien entendu, dans le classement des places pour le concours des primes.

coupées à jour, de nuances savamment graduées; le galon marabout à tête mousseuse, etc.

Rien de plus délicatement élégant que le fichu d'almée en gaze égyptienne, chenillée et frangée, aux nuances tilleul, mandarine, vulcaïn, feu, mousse, ivoire; puis l'écharpe d'odalisque rayée en gaze du Levant; ensuite la mantille espagnole en blonde brodée de soie floche; le tulle poudre de riz pour voile; voici des... des...; mais c'est à s'y perdre dans ces mille créations, toutes plus jolies les unes que les autres.

Succès: *Cœur d'artichaut, Truite aux perles, Peau de Satin.*

Ils pullulent les produits de parfumerie qui font payer quelques heures de beauté par des années de vieillesse anticipée. Au contraire, l'eau, la crème et la poudre des fées, propagées par M^{me} Sarah Félix, ont le don de conserver la jeunesse et de perpétuer la beauté.

L'eau des fées conserve ou rend à la chevelure sa couleur primitive, sans laisser croire à l'artifice de teinture. La crème des fées adoucit, assouplit, veloute l'épiderme et raffermi les tissus, en fait disparaître la ride la plus obstinément incrustée. La poudre des fées sème sur les traits une suave blancheur, une piquante animation, un éclat radieux.

Ces préparations, aussi hygiéniques qu'efficaces, font jaillir de la physionomie des effluves de jeunesse (43, rue Richer).

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.

Envoi de numéros sur demande affranchie.

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C^{ie}, 44, rue Lafayette.

CACHEMIRE DE L'INDE n^o Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

JOURNAL DE TIRAGES FINANCIERS

(7^e année) Rue de la CHAUSÉE-D'ANTIN, 18, Paris. Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions. Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte. Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs. ABONNEMENTS: Paris et Départements **3 FR. PAR AN** Abonnement d'essai: 3 mois, 1 fr. L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un **PORTEFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de 200 pages.

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE

Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c. Concerts Dimanches et Jedis, à trois heures.

La plus ARSENICALE des Eaux minérales
BOURBOULE source **CHOUSSY**
Contre ANÉMIES, Scrofules, Goutte, Diabète, Dartres, Malles des Os, de Poitrine, etc.

**AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE
TAMAR INDIEN GRILLON**

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants: aloès, podophylle, jalap, scammonée, etc.: 2 fr. 50 la boîte.

Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont; et toutes pharmacies.

ÉPILEPSIE

Traitement gratuit jusqu'à disparition des crises. Dr RIVALLS * Paris, 107, r. Rennes, de 2 à 3 h., ou écrire

POMPES FUNÈBRES

La maison G. TROUVAIN, 24, r. Grange-Batelière, évite toutes démarches aux familles à l'occasion d'un décès et se charge de la déclaration à la Mairie, du règlement du convoi aux Pompes funèbres et à l'Eglise, des Billets de décès et du Cimetière; — du Transport des Corps en France et à l'Étranger, des Exhumations et des Services anniversaires.

ÉCRIRE OU TÉLÉGRAPHIER

Plus de **TÊTES CHAUVES!** Découverte de REPOUSSE CERTAINE et ARRÊT des chutes (à forfait). Env. gratis renseignements et preuves. On jingera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

PÂTE ÉPILATOIRE Supérieure aux poudres. Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Innocuité absolue. Pr.: 10 fr. M^{me} DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

EAU DE ZÉNOBIE

SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, **ceguin**, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, TAOREL, 17, r. de Buci; FAX, 9, r. de la Paix.

MACHINE À PLISSER A TUYAUX, b. s. g. d. g. Système JEANSAINE perfectionnée par CRÉSPIN AINÉ. MACHINES À COUDRE, tous systèmes, garanties deux ans.

CRÉSPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), dem^r à Paris, 11, 13, 15, bd Ornano
MÉNAGE, TOILETTE, etc. — En Province les MACHINES à coudre, MACHINES à plisser et à tuyauser sont expédiées à moitié prix.
A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoie gratis et franco la brochure explicative.

VENDE A CRÉDIT

Argentez vous-même

Couverts, Services, Orfèvrerie d'église, Sellerie, cuivre, ruoltz et plaqué, avec le **BLEU D'ARGENT PUR** Garanti sans mercure, inoffensif, durable et d'emploi facile. — Flaçon 1 fr. 50; Triple flaçon 3 fr. 50
F. VIARD *, 5 bis, rue Auber, Paris, et Droguistes, Marchands de couleurs, Quincailliers, etc. — Exiger la marque ci-contre

Si vous voulez être toujours **Jeune et Belle** n'oubliez pas que la **VELOUTINE VIARD** est la seule poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint ÉCLAT, FRAICHEUR et VELOUTÉ de la jeunesse: 3 fr. 50, 6 fr. et 10 fr. la boîte. — Parfumerie F. VIARD *, ci-devant pl. du Palais-Royal, actuellement 5 bis, rue Auber.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON en l'étude de M^e GUILLOTS, notaire, aux Andelys (Eure), Le dimanche 6 mai 1877, à midi, d'une

BELLE HABITATION DU XV^e SIÈCLE située aux Andelys (Eure), connue sous le nom

HOTEL DU GRAND-CERF CHEMINÉE TRÈS-REMARQUABLE. — BELLES TAPISSE-RIES; PANNEAUX ET BOISERIES SCULPTÉS. Mise à prix: 60,000 fr.

Cet hôtel renferme une belle collection d'objets d'art et de curiosité qui seraient vendus avec ou sans l'hôtel. On traiterait avant l'adjudication. S'adresser: sur les lieux et à M^e GUILLOTS, notaire.

et JARDIN MAISON rue MONGENOT, 3, à S^t-MANDÉ A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 24 avril 1877. Mise à prix: 35,000 fr. S'adr. à M^e Du ROUSSET, not. à Paris, rue Jacob, 48.

PUTEAUX Quai National, 47, PROPRIÉTÉ de 1,612 mèl., à vendre, sur une ench., le 1^{er} mai, en la chambre des notaires de Paris. Mise à prix: 60,000 fr. S'adr. à M^e Robert, not., 24, boul. Saint-Denis.

ADJON, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 1^{er} mai 1877, d'un HOTEL PARIS F^s S^t-HONORÉ, 45 et AVENUE GABRIEL, n^o 22 (Champs-Élysées). Conten.: 3,665^m env. — Mise à prix: 1,000,000 fr. S'adr. à M^e LABOURET, not., rue Montmartre, 146, qui délivrera des permis de visiter.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 1^{er} mai 1877, d'une BELLE MAISON D'ANGLE à PARIS rue de Douai, 25, et r. Mansart, 2. Revenu: 22,000 fr. — Mise à prix: 225,000 fr. S'adr. à M^e MAGNE, not., rue de Bellechasse, 14.

ADJON, sur une ench., ch. des not. 3 MAISONS à PARIS. — 1^o Rue Saint-André-des-Arts, 30. Revenu: 14,500 fr. — Mise à prix: 125,000 fr. 2^o Rue de l'Échiquier, 34. Revenu: 8,700 fr. — Mise à prix: 80,000 fr. 3^o Rue Sainte-Anne, 61. Revenu: 6,500 fr. — Mise à prix: 65,000 fr. S'adr. à M^e MEUNIER, not., 17, r. du Cherche-Midi.

G^{DE} PROPRIÉTÉ à PARIS (15^e arrt), rue Alain-Carrier, 30 à 34, à ADJUGER, sur une ench., ch. des not. de Paris, 24 avril 1877. Cont.: 1,214^m. Mise à prix: 35,000 fr. S'adr. à M^e CHERRIER, not., rue J.-J.-Rousseau, 49.

CRÉTEIL à 1 h. de Paris. ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 1^{er} mai, d'UNE GRANDE PROPRIÉTÉ, villa des Buttes de Créteil, avenue St-Marie, n^o 11. — Conten. 20,670^m. Mise à prix: 70,000 f. — S'adr. à M. Millot, 16, rue Oberkampf, et à M^e ROBERT, not., boul. St-Denis, 24.

MAISON à PARIS, GEOFFROY-LANGEVIN 19, rue en enchère, en la ch. des not. de Paris, le 24 avril 1877. Superficie: 320 mètres. Revenu: 10,330 fr. — Mise à prix: 130,000 fr. S'adresser à M^e LEMAITRE, not., r. de Rivoli, 31.

Étude de M^e CLÉRIOT, avoué à Paris, rue Richelieu, n^o 15. VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 21 avril 1877, à deux heures, d'un HOTEL A PARIS R. LEROUX, 12 Contenance: 100 mètres. Revenu actuel: 9,500 fr. Mise à prix: 100,000 fr. S'adresser à M^{es} Cleriot et Cheramy, avoués.

MAISON A PARIS, RUE DE CLÉRY, N^o 78, A VENDRE, sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 24 avril 1877. Revenu: 10,100 fr. — Mise à prix: 110,000 fr. S'adr. à M^e MAGNE, not., 14, rue de Bellechasse.

ADJON, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 24 avril 1877, d'UNE PROPRIÉTÉ à PARIS, rue St-Honoré, 390, et rue Duret, 7. Revenu net: 43,159 fr. — Mise à prix: 680,000 fr. Faculté de conserver 160,000 f. dus au Crédit foncier. S'adr. à M^e FOVARD, not., boulevard Haussmann, 94.

G^{DE} PROPRIÉTÉ à PARIS, h^d Rochechouart, n^o 55, 56, 61, et rue Latier. A ADJUGER, même sur une ench., en la ch. des notaires de Paris, le 24 avril 1877, EN 4 LOTS:

| Lots | Façade | Superficie | M. à prix |
|---------------------|--------------------|---------------------|------------|
| 1. Terrain, | 22 ^m 14 | 299 ^m 82 | 30,000 fr. |
| 2. Terrain d'angle, | 40 ^m 15 | 400 ^m 91 | 50,000 |
| 3. Terr. et maison, | 22 ^m 65 | 190 ^m 93 | 80,000 |
| 4. Terrain, | 22 ^m 40 | 313 ^m 60 | 40,000 |

S'adr. aux not.: M^e BOUTAIN, b. des Capucines, 9, et M^e MAGNE, r. de Bellechasse, 14, dép. de l'ench.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.



CHARLES MARCHAL, peintre français, décédé. — (Phot. Bingham.)

CHARLES MARCHAL

Le peintre Charles Marchal, dont les toiles ont presque toujours trouvé le meilleur accueil auprès du public, s'est suicidé samedi 31 mars, dans son atelier.

A sept heures, quand son domestique vint l'appeler pour le dîner, il le trouva rasé de frais, étendu sur son lit et la tempe droite perforée.

Avant de se donner la mort, M. Charles Marchal avait eu le courage de tout ranger autour de lui.

Sur la cheminée était une carte avec quelques mots à l'adresse d'un camarade qui lui avait prêté le revolver avec lequel il s'est suicidé, et plusieurs lettres adressées à divers amis.

Charles Marchal était né à Paris; il n'avait pas encore cinquante ans.

Il avait peint surtout des tableaux reproduisant des scènes alsaciennes pleines de naïveté et d'observation. On se souvient encore du grand succès de la *Foire aux servantes*; du *Choral de Luther*; le *Soir* et le *Matin*. *Pénélope* et *Phryné* ont été beaucoup reproduits par la

gravure. Marchal avait obtenu des médailles en 1867, 1866 et 1873. C'est Marchal qui a peint les décors de *l'Ami Fritz*, au Théâtre-Français.

On attribue ce suicide à un accès de découragement. M. Charles Marchal se plaignait depuis quelque temps à ses amis d'un affaiblissement de la vue.

Cette mort inattendue a causé une vive émotion dans le monde des arts et des lettres, où Marchal était très-connu et très-aimé; aussi toutes nos célébrités, peintres, sculpteurs, critiques, auteurs, journalistes, tenant à rendre un dernier hommage à l'artiste et à l'homme du monde si regretté, assistaient à ses obsèques, qui avaient lieu mardi au cimetière Montmartre.

LES GRANDES VENTES

Le mois d'avril 1877 fera date pour les amateurs. A la vente de la collection du duc de Berwick et d'Albe, succédera celle de M. B., une des belles galeries de Londres. Cette vente aura lieu à l'hôtel Drouot, qui est



L'Immaculée Conception. — Murillo de la vente de M. B... (16, 17, 18 avril.)

aujourd'hui la Bourse centrale des transactions de la curiosité et de l'art, les 16, 17 et 18 avril.

La collection de M. B. marquait parmi celles de Londres, si riches en trésors de tous genres. Elle occupait de magnifiques salles, vastes et grandioses comme celles d'un musée, où les tableaux alternaient avec les statues, où des vases en bronze et en porcelaine de haut prix décoraient les divans et les encoignures. Aucun lord d'Angleterre, aucun nabab de la finance ou de l'industrie n'avait plus somptueusement logé ses tableaux.

Parmi les nombreuses merveilles de cette richissime collection, nous avons choisi la *Conception* de Murillo que nous reproduisons ci-dessus. Cette toile appartient à la seconde manière du grand maître espagnol, non pas encore vaporeuse, mais assouplie déjà, et dégagée des sèches accentuations de son premier style. La tête de la Vierge est d'une grâce si émue qu'elle en est troublante; la volupté s'y mêle à l'extase. Au bas du tableau, s'ébattent ces beaux anges joyeux et ravis que Murillo déroule en guirlandes, autour des triomphes de la Mère de Dieu.



HORTICULTURE — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE

(DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS. DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc.

TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT

1^o Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2^o un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3^o 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Edouard L. FORT, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.) Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners du Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

Ont deviné le dernier rébus : l'Odéon du café de l'Univers, au Mans; Léontine Lesourd; café de la Bourse, à Valenciennes; Office-Club, à Toulon; cercle d'Amplepuis; Chantard, à Saint-Denis; Paul Wilhélem, à Chaumont; Bressard, à Orléans; cercle littéraire de Charroux.

Voir les solutions d'échecs à la page 219.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La réunion des puissances occidentales n'a pas réussi près de la Porte.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.